Andres GERARD

FFL-55933 Souvenirs 1943-1946



ASCFL

FFL-55933

MEMOIRS

1943, 1944, 1945, 1946

AFL-21119
A. Gérard

A la mémoire de mes parents

A la mémoire de mes camarades tombés au combat

55933 était mon numéro matricule dans les Forces Françaises Libres (FFL) et c'est le titre de ces souvenirs de guerre qui couvrent les années 1943, 1944, 1945 et 1946.

AFL-21119 est mon numéro d'enregistrement dans l'association des anciens membres des Forces Françaises Libres.

ANDRES GÉRARD CORTÉS[1]

[1] Au Mexique, Le nom de famille (pour moi Gérard) est suivi du nom de jeune fille de la mère, pour moi Cortès.

Index

PROLOGUE 5
I - LE DÉPART 9
II - EN ANGLETERRE..... 17
III - France – Mission dans les Vosges 35
IV – À la 2e DB en France et en Allemagne..... 59
V. L'INDOCHINE 75
VI Retour à la maison..... 107

PROLOGUE

Voici mes souvenir de soldat pour la période que j'ai passée au sein des Forces Françaises Libres durant la seconde guerre Mondiale.

Ma famille, d'origine française vivait à Mexico où mes frères aînés étaient nés. Mon père, Don Hipolito Gérard Payan qui a épousé Dona Magdalena Cortés y Sieyès, faisait partie d'un mouvement d'immigration vers le Mexique depuis la France qui s'était créé au XIX^{ème} siècle. Ces immigrants venaient d'une région située dans les Alpes Françaises, région aujourd'hui nommée Département des Alpes de Haute-Provence. On les appelait les Barcelonettes du fait que la plupart d'entre eux venaient de la ville qui porte ce nom.

Je suis né à Cannes durant l'un des voyages outre-mer de mes parents, mais j'ai grandi et j'ai fait mes études au Mexique. Je suis d'abord allé à l'école américaine, puis au collège Franco-Espagnol et finalement à l'école bancaire et commerciale de la ville de Mexico.

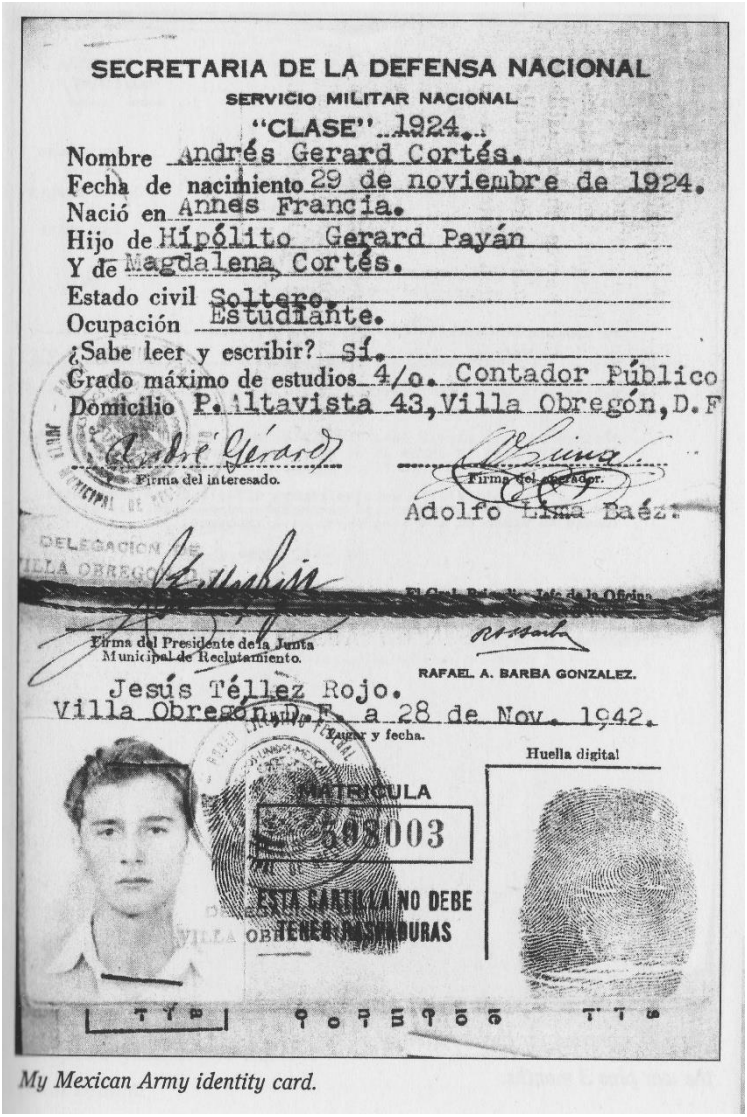
Les résidents français au Mexique ont activement participé à la première guerre mondiale. Il y a un monument au Panthéon Français de la Pitié – un cimetière patronné par la France – où sont gravés les noms des nombreux morts durant ce conflit. Les noms de ceux qui sont morts durant la seconde guerre mondiale sont également gravés sur ce monument mais ils sont beaucoup moins nombreux parce que au début de 1940, les Français mobilisables résidant au Mexique étaient recrutés par les consulats français et d'abord envoyés dans l'île de la Martinique pour y faire leur formation militaire. C'est durant cette période que s'est produite la désastreuse capitulation française. Le gouverneur français de la Martinique n'a pas reconnu le gouvernement de De Gaulle et est resté fidèle à Vichy. Le résultat a été qu'après la signature de l'Armistice par le Maréchal Pétain, ordre a été donné au contingent de rentrer au Mexique.

C'est seulement après le débarquement des Américains en Afrique du Nord et la reconnaissance du général de Gaulle par le reste des nations que la Martinique a mis fin à son association avec Vichy. A partir de là, les résidents français au Mexique pouvaient de nouveau être mobilisés par les représentants du gouvernement de Gaulle. Cependant, une fois la formation terminée et la troupe envoyée outre-mer, la guerre s'est trouvée terminée.

Les résidents français qui ont participé à la seconde guerre Mondiale étaient tous des volontaires qui avaient rejoint individuellement les Forces Françaises Libres. Ils ont été objectivement peu nombreux. Evidemment, si la conscription avait fonctionné durant toutes ces années, ils auraient été plus nombreux.



Monuments aux morts du Cimetière Français de Mexico
Andrès GERARD est en veste blanche



SECRETARIA DE LA DEFENSA NACIONAL

SERVICIO MILITAR NACIONAL

"CLASE" 1924

Nombre Andrés Gerard Cortés.

Fecha de nacimiento 29 de noviembre de 1924.

Nació en Annes Francia.

Hijo de Hipólito Gerard Payán

Y de Magdalena Cortés.

Estado civil Soltero.

Ocupación Estudiante.

¿Sabe leer y escribir? Sí.

Grado máximo de estudios 4/o. Contador Público

Domicilio P. Altavista 43, Villa Obregón, D.F

André Gérard

Firma del interesado.

Firma del operador.

Adolfo Lima Baéz.

DELEGACION DE VILLA OBREGON D.F.

El Cnel. Rafael Barba Jefe de la Oficina

Firma del Presidente de la Junta Municipal de Reclutamiento.

RAFAEL A. BARBA GONZALEZ.

Jesús Téllez Rojo.

Villa Obregón, D. F. a 28 de Nov. 1942.

Lugar y fecha.

Huella digital

MATRICULA

803003

ESTA CARTILLA NO DEBE TENER ENMENDURAS

OBLIGACIONES

My Mexican Army identity card.

I - LE DÉPART

Nous sommes au début de 1943. Six mois auparavant, le 1er juin 1942, le Mexique avait déclaré la guerre aux forces de l'Axe - Allemagne, Italie et Japon – après qu'un sous-marin allemand eut coulé deux pétroliers mexicains, le « Potrero del Llano » et le « Faja de Oro » sans avertissement ni provocation en mai 1942.

L'escadron mexicain 201 de chasseurs bombardiers P47 Thunderbolt est intervenu sur le théâtre Pacifique. Beaucoup d'autres citoyens mexicains engagés dans les forces armées US ont combattu sur tous les fronts de la seconde guerre mondiale.

Le Mexique a été l'une des premières nations à reconnaître le général de Gaulle et à autoriser une représentation de la France Libre dans la ville de Mexico.

J'ai eu mes dix-huit ans le 29 novembre 1942 et je m'étais déjà présenté pour le "Servicio Militar Nacional" de la "classe 24", l'année de naissance de ceux qui étaient appelés pour servir leur pays en 1942. Le service militaire était obligatoire pour les Mexicains hommes atteignant leurs 18 ans.

Mon matricule sur ma carte militaire mexicaine était 508003, mais je n'ai pas participé au tirage au sort pour le service actif parce que, durant la visite médicale, les médecins ont trouvé un défaut de vision de mon œil droit et à ma grande déception j'ai été déclaré partiellement inapte.

Il y avait alors une grande ferveur patriotique et mon désir d'agir et de participer à la croisade contre le Mal me tenait éveillé la nuit. Après y avoir réfléchi durant quelque temps, je décidai d'aller à la représentation française ou un officier m'a reçu et où j'ai signé un contrat pour servir dans les Forces Françaises Libres pour la durée des hostilités plus trois mois. Vous verrez plus loin que les évènements ont grandement modifié la durée de mon engagement.

Lorsque j'ai annoncé ma décision à mes parents, j'ai vu mon père pleurer pour la première fois de ma vie mais ni lui ni ma mère n'ont fait obstacle à ma décision de servir dans les Forces Françaises Libres.

Les adieux ont eu lieu à la gare terminus Buenavista à Mexico où j'ai embarqué dans le train à destination de la ville de New-York en passant par Laredo et Saint-Louis du Missouri où j'ai changé de train.

Les adieux sont toujours tristes, mais la part d'inconnu de mon destin a pris le dessus et j'ai quitté ma famille. Rien de spécial ne s'est produit durant le passage de la frontière US, mais après celle-ci, tout un groupe de WAAC (Women Auxiliary Army Corps) a envahi le train. J'étais le seul homme dans le wagon entouré par une douzaine de demoiselles excitées et joyeuses. Durant deux jours et deux nuits, nous nous sommes bien amusés. J'ai pensé que c'était de bon augure pour ma future vie militaire !

A New-York, je suis allé au bureau de ce qui s'appelait alors le « Comité National Français » avec les papiers que m'avait donnés le représentant des Français Libres à Mexico. Parmi le personnel de ce bureau il y avait un personnage très impressionnant, le colonel Brunschwig, un invalide de la première guerre mondiale. Ce vétéran était à ce que l'on m'a dit le chef de la mission militaire aux Etats-Unis.

On me dit que l'on m'enverrait dès que possible dans un convoi vers l'est. En attendant, j'étais logé dans un petit hôtel dans la rue 50 et quelque-chose. New-York était un endroit extraordinaire : partout, la fièvre guerrière, et une multitude d'uniformes de toutes sortes y compris ceux des marins français très caractéristiques avec un pompon rouge qui faisaient partie de l'équipage du croiseur « Richelieu » à quai pour réparations. Il y avait aussi tous les cocktails et les soirées offertes par les sociétés new-yorkaises aux membres des forces armées. Elles étaient toujours servies par de ravissantes hôtesses, élégantes et très gentilles jeunes filles de la haute société. Je suis tombé amoureux et j'ai eu une brève liaison avec l'une d'elles mais cela n'a duré que durant mon très bref séjour à New-York.

Il y avait aussi une représentation française représentant le général Giraud à New-York. Le général Giraud avait été reconnu par le président Roosevelt parce-que Roosevelt n'aimait pas beaucoup le général de Gaulle. Mais quelques mois après, la représentation Giraud a cessé d'exister lorsque le général de Gaulle a été reconnu par toutes les nations du monde comme le Chef de la France.

Durant l'un des cocktails, j'ai rencontré un jeune Français à peu près de mon âge qui portait un uniforme américain, mais avec des insignes de sous-lieutenant et la marque FRANCE brodée sur l'épaule. Il m'a dit qu'il s'était engagé auprès de la mission Giraud et qu'après un bref entrainement au Fort Benning, il avait été nommé sous-lieutenant et allait être officier de liaison et interprète dans l'armée US durant la prochaine campagne de France.

Je n'ai pas cédé à la tentation d'obtenir assez facilement un grade en devenant un officier de liaison dans l'armée Giraud et j'en suis resté à mon idée initiale qui était de servir comme combattant dans les Forces Françaises Libres.

Toutes les bonnes choses ont une fin et un beau jour, on m'a prévenu que mes vacances new-yorkaises se terminaient. Je devais monter à bord du transport qui m'avait été affecté – un navire marchand – au port de New-York dans l'après-midi, (je ne me souviens plus du nom de ce navire) et traverser vers l'Angleterre pour rejoindre enfin l'armée française.

Je montai à bord du navire (qui était enregistré à Curaçao et naviguait sous pavillon hollandais) et nous avons appareillé en fin d'après-midi alors que le soleil avait commencé à se coucher.

Le navire était surchargé de marchandises et d'armes et il y avait même sur le pont plusieurs avions démontés avec leurs ailes attachées le long du fuselage, le tout enveloppé comme des cadeaux de Noël. En plus du

chargement, il y avait environ une vingtaine de passagers parmi lesquels se trouvaient un petit groupe de soldats américains dirigés outre-mer pour rejoindre leurs unités en Angleterre. Durant cette première nuit, dans un blackout absolu qui interdisait même d'allumer une cigarette sur le pont, le navire s'est dirigé vers Halifax où il a rejoint un gigantesque convoi. Le lendemain matin, en montant sur le pont pour jeter un coup d'œil alentour, j'ai découvert trois ou quatre rangées de navires aussi loin que portait le regard vers l'avant comme vers l'arrière. Des corvettes, semblables à des chiens vigilants courraient continuellement d'une ligne de navires à l'autre ou loin devant ou loin derrière. Elles faisaient résonner en permanence leur klaxon très caractéristique. La traversée a pris plus de trois semaines car la vitesse du convoi s'alignait sur celle du navire le plus lent. Nous sommes passés aussi près que possible du cercle arctique (je suppose que c'était pour se tenir aussi loin que possible des sous-marins allemands), puis nous avons pris plein sud vers la mer d'Irlande et le port de Cardiff.

Le voyage n'était pas du tout monotone. Chaque nuit, retentissaient invariablement les charges profondes lancées par les corvettes et les torpilles allemandes touchant leur cible. Les explosions retentissaient contre la coque de notre navire comme de gigantesques coups de marteau et nous incitaient à prier. La noirceur de la mer et du ciel était illuminée par les flammes des malheureux cargos torpillés. En discutant avec un membre de l'équipage, j'ai appris que ma cabine était à mi-chemin entre la poupe et la cheminée, juste à côté de la chambre des machines, directement au-dessus de la cible préférée

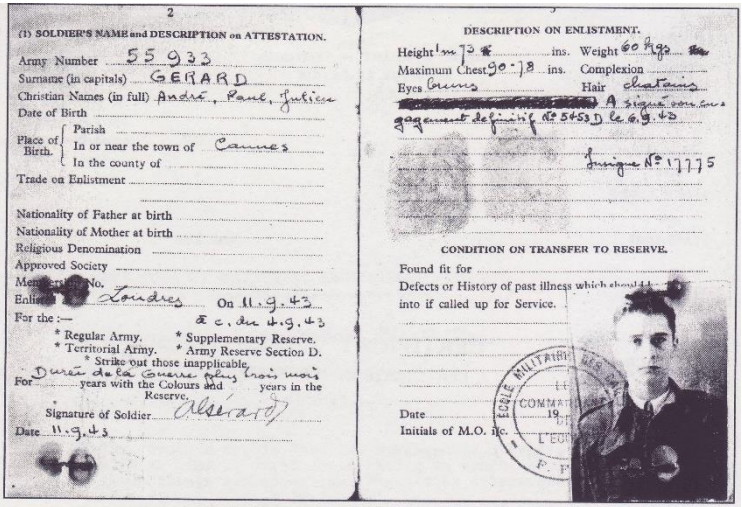
des torpilles allemandes. Il m'a également déclaré que ce n'était pas la peine de quitter la cabine et de prendre une couverture pour dormir sur le pont parce-que même si je survivais à l'impact, l'eau de la mer était si froide que je serais mort en 15 minutes. Des années plus tard, j'ai appris que durant cette période, l'offensive des meutes de loups de sous-marins allemands avait beaucoup augmenté et que beaucoup de navires avaient été envoyés par le fond.

A l'arrivée à Cardiff, j'ai dû passer par l'interrogatoire des services de renseignement britanniques, interrogatoire obligatoire pour tous les arrivants, afin de s'assurer que je n'étais pas un espion nazi ou appartenant à la « 5ème colonne ». Il y avait une institution intitulée « Patriotic school » où tous les arrivants à l'exception des membres en uniformes des forces alliées étaient internés. Bien qu'arrivant en tant que civil, je n'ai pas dû y aller car les autorités ont réalisé immédiatement que j'étais vraiment un inoffensif volontaire venu pour s'engager dans les Forces Françaises Libres. C'était pendant que je m'expliquai avec les autorités que les sirènes d'alerte aérienne ont retenties pour la première de nombreuses fois entre le moment de mon interrogatoire et mon départ en train. J'en étais arrivé à penser que les Allemands ne voulaient vraiment pas que je rejoigne les forces du général de Gaulle, en m'assiégeant d'abord avec des sous-marins durant ma traversée de l'Atlantique et ensuite par des raids aériens durant mon séjour à Cardiff. Néanmoins, elles n'ont pas réussi à m'effrayer assez pour me détourner de mon objectif.

J'ai donc pris le train jusqu'à Londres où j'ai été hébergé dans le centre d'accueil des Français Libres, un grand bâtiment situé à Kensington. Je me souviens particulièrement de ma première nuit à cet endroit (nuit qui fût également interrompue fréquemment par les sirènes des alertes aériennes), lorsque je décidai de prendre un bain peu de temps après mon installation dans un des dortoirs. J'ai découvert que dans chacune des baignoires, il y avait une ligne rouge peinte trois pouces au-dessus du fond pour rappeler qu'il fallait économiser l'eau. A mon grand désappointement, en rentrant vers ma couchette, j'ai découvert qu'en mon absence, un autre occupant du centre avait visité mes poches et pris les deux ou trois cents dollars qui me restaient de ce que mon père m'avait donné à mon départ vers New-York. Le jour suivant, j'ai commencé dans les bureaux FFL situés à Carlton Gardens les formalités d'immatriculation, d'examen médical, de remise d'un uniforme, de vêtements et de fourniture d'un « soldier pay book ». Mon numéro d'immatriculation militaire dans l'armée FF était le 55933. Les médecins des Forces militaire Française se montrèrent moins exigeants que leurs équivalents mexicains et ils m'acceptèrent sans aucune réserve.

Après ces formalités, interrogatoires et formulaires d'intendance dans le centre de recrutement, il fut décidé que je pouvais être un candidat pour l'école militaire des Cadets de la France Combattante, la French Military Academy à Ribbesford Hall dans les Midlands, au bord de la rivière Severn. C'était une sorte de coïncidence car cette rivière se jette dans la mer au niveau du port de Cardiff, le port dans lequel j'avais débarqué quelques jours

auparavant. J'ai donc rassemblé mes affaires, pris un train que j'ai quitté à ma station (je ne me souviens plus si c'était Kidderminster ou Bewdley, les deux stations proches de Ribbesford Hall) pour commencer le processus qui allait transformer le jeune civil que j'étais en un officier combattant.



2

(1) SOLDIER'S NAME and DESCRIPTION on ATTESTATION.

Army Number 55 933
Surname (in capitals) GERARD
Christian Names (in full) André, Paul, Julien
Date of Birth
Place of Birth: Parish / In or near the town of Cannes / In the county of
Trade on Enlistment
Nationality of Father at birth
Nationality of Mother at birth
Religious Denomination
Approved Society
Enlisted at Londres On 11.9.43
For the :— & c. du 4.9.43
* Regular Army. * Supplementary Reserve.
* Territorial Army. * Army Reserve Section D.
* Strike out those inapplicable.
For Durée de la Guerre plus trois mois years with the Colours and years in the Reserve.
Signature of Soldier Gérard
Date 11.9.43

DESCRIPTION ON ENLISTMENT.

Height 1m 73 ins. Weight 60 Kgs
Maximum Chest 90-98 ins. Complexion
Eyes bruns Hair chatains
[redacted] A signé son engagement définitif N° 5453 D le 6.9.43
Unique N° 17775

CONDITION ON TRANSFER TO RESERVE.

Found fit for
Defects or History of past illness which should be noted on entry into if called up for Service.
Date 19
Initials of M.O. &c.

My British Soldier's Pay book
Adopted by the Free French, as official
FF identity document.

II - EN ANGLETERRE

Le collège militaire avait deux installations : La principale était à Ribbesford Hall. Elle se composait des bâtiments d'un manoir que l'on avait converti en dortoirs, salles de classes, infirmerie, cantine, cuisine et bureaux.

Il y avait aussi des baraquements constitués de huttes Nissen placées dans les grands terrains voisins du manoir.

Ces baraques étaient faites d'acier rouillé en forme de demi-tuyaux et abritaient les dortoirs et les salles de classes. Il y avait aussi un champ de tir et un terrain de parade pour les cérémonies le long des allées bordées d'arbres qui quadrillaient les terrains du manoir.

Outre les installations de Ribbesford Hall, il y avait d'autres installations dénommées « Dog Lane » situées à Bewdley, au bord de la Severn. Elles servaient entre autres choses de dépôt pour les matériels roulants, les camions, etc. Dog Lane était une extension de l'Ecole militaire qui avait été installée en juin 1943 pour y accueillir un flux de plus d'une centaine de nouveaux arrivants bien plus important que lors des années précédentes. Beaucoup de ces nouveaux arrivants s'étaient évadés de France à travers l'Espagne. Après avoir été internés au Camp de Miranda del Ebro de triste mémoire, ils avaient finalement obtenu leur libération, après plusieurs mois de détention, grâce à l'ambassade du Canada. L'ambassade les avait fait passer pour des Canadiens français faute de quoi, s'ils avaient été identifiés comme Français, les Espagnols les auraient renvoyés aux Allemands aux mains desquels ils auraient trouvé une mort certaine.

Les deux installations étaient gardées par des cadets à tour de rôle. Le personnel enseignant comprenait des officiers et des sous-officiers de l'armée française, à l'exception du moniteur d'éducation physique, un sergent de l'armée britannique nommé Fox qui était aimé de tous.

Au quartier général, il y avait des soldats et des auxiliaires féminines – l'équivalent des British WAAC's. Un point intéressant, parmi ce personnel, il y avait deux jeunes femmes portant le célèbre nom de famille de Rothschild – Monique et Nicole – qui conduisaient les camionnettes Peugeot du quartier général. Pour l'histoire, ces deux camionnettes étaient arrivées en Angleterre avec le corps expéditionnaire qui avait précédemment débarqué à Narvik, en Norvège pour une opération réussie, mais qui avait avorté à cause de l'avance éclair – comme l'avance allemande en France - le terrible Blitzkrieg. Ce corps expéditionnaire, composé de la 13ème demi-brigade de la Légion étrangère française et de Chasseurs Alpins français avaient été réembarqués à Narvik et dirigé sur l'Angleterre où, après son retour de Norvège, il avait formé le noyau initial des FFL.

La formation conçue pour obtenir le galon d'aspirant (faisant fonction de sous-lieutenant) durait deux semestres. Durant le premier semestre, les cadets commençaient leur préparation ; au second semestre, ils devenaient E.A. (Élèves Aspirants). A cause du nombre de nouveaux arrivants et des problèmes d'espace limité, les Élèves Aspirants, durant leur second et dernier semestre étaient installés à Dog Lane en compagnie d'un groupe de cadets du premier semestre dont je faisais partie. Il s'agissait ce ceux qui étaient arrivés tardivement pour leur

premier semestre de juin à décembre 1943 et avaient été placés là de façon provisoire. Le temps perdu à cause de notre arrivée tardive devait être rattrapé dans le semestre ce qui signifie que nous avions à travailler furieusement pour rattraper le niveau.

Une patrouille motocycliste dont je faisais partie fut aussi constituée à Dog Lane. Elle était placée sous le commandement d'un sergent Corse nommé Torelli. Il avait servi en Indochine et était complètement fou. Il nous faisait conduire nos motos BSA à toute vitesse sur des terrains accidentés et parfois avec un autre cadet comme passager.

Le rythme de la formation était exigeant parce que l'ensemble de la formation ne durait qu'une année et que nous devions rattraper le temps perdu pour nous mettre à niveau. Si je réussissais l'examen final, j'obtiendrais mon galon d'aspirant. Cinq promotions sont sorties de cette académie militaire et ont été baptisées selon la tradition de Saint-Cyr en tant que : Libération, Bir-Hakeim, Fezzan-Tunisie, Corse et Savoie, 18 juin. Le réveil se faisait aux premières heures du matin, avant une journée de travail remplie par de la formation tant théorique que pratique, du tir et du combat dans les installations de l'école ou sur un terrain voisin, de l'éducation physique, de l'étude et du travail écrit : un programme qui faisait que le soir, nous tombions comme des bûches dans nos couchettes. La nourriture était abondante mais vraiment insipide. Par exemple les œufs étaient faits à partir d'une sorte de poudre qui une fois mélangée à de l'eau ressemblait vaguement à des œufs brouillés. La viande était en général des conserves SPAM, les pommes de terre bouillies (non rationnées) et le pain bien sûr dans la tradition française et

pour le petit-déjeuner, du café au lait avec du pain, du beurre et de la confiture. Les choses étant, la nourriture n'était pas si mauvaise et personne n'est tombé malade.

En décembre 1943, les élèves Aspirants de la promotion ont eu leur diplôme et les nouveaux aspirants ont quitté l'école pour rejoindre leurs affectations. Les cadets qui étaient arrivés tardivement ont été relogés à Ribbesford Hall et le site de Dog Lane a été fermé. Au collège, il y avait quelques tanks Renault rescapés de l'expédition norvégienne de Narvick, une douzaine de Bren carriers anglais et un tank léger américain, tous matériels que nous devions conduire à tour de rôle.

Durant les manœuvres, nous étions tantôt soldats à pied, tantôt dans le tank léger et d'autres fois en éclaireur à motocyclette. Et bien sûr, j'ai eu le permis de conduire pour conduire tout depuis les automobiles, les camions, les motos jusqu'aux véhicules à chenilles comme les tanks.

Notre instructeur, le lieutenant Louis Pichon était un homme très distingué. Plusieurs années après la guerre, il commentait à l'un de nos amis communs qu'il se souvenait de moi comme conduisant les chars légers comme s'il s'agissait de la Cadillac de mon père – une erreur en matière de marque car mon père était distributeur de la marque Lincoln-Mercury et les voitures que je conduisais lorsqu'il n'était pas là étaient des Lincoln ! Pour aller sur le terrain où nous faisions nos manœuvres, nous utilisions des camions Bedford que nous conduisions à tour de rôle. Le volant était à droite et comme il n'y avait pas de boîte automatique, il fallait manœuvrer le levier de vitesse avec la main gauche tout en appuyant deux fois sur l'embrayage. Si l'on ratait la manœuvre, le levier de

vitesse se mettait au neutre et il fallait arrêter complètement le camion pour réembrayer en s'exposant au sifflet et moqueries des autres cadets et à une réprimande de l'officier qui commandait. Une fois de retour au collège, nous devions systématiquement nettoyer les véhicules et enlever les kilos de boue qui s'étaient accrochés aux chenilles, aux chaines et dans tous les endroits. C'était la contrepartie pour ceux qui à leur tour avaient conduit le véhicule grâce à quoi ils n'avaient pas eu à s'épuiser en marches et autres exercices durant la manœuvre.

Parmi les cadets, il y avait deux frères nommés DIGO – Jean et Guy. Le 29 octobre 1943, sur le terrain de manœuvre à côté de l'école, il y a eu un lamentable accident pendant un exercice de tir au lance-grenades. Un petit mortier était attaché au canon d'un fusil anglais Lee Enfeld ; après insertion de la grenade dans le mortier, elle était lancée au moyen d'une cartouche à blanc.

Quand Jean DIGO avait tiré, la charge de la grenade avait explosé tuant Jean DIGO et blessant grièvement le cadet Hessenbruch qui faisait équipe avec lui. Charles Hessenbruch a dû subir une amputation des deux jambes et sa brève carrière militaire s'est donc terminée définitivement.

Comme une triste conséquence de cette tragédie, Guy Digo, l'autre frère a terminé avec succès sa formation et reçu son galon d'aspirant en décembre 1943 à la sortie de la promotion Corse et Savoie. Il est mort au combat, le 28 novembre 1944 en Alsace durant la campagne de libération de la France. Jean Digo est mort à l'âge de 21 ans et Guy à l'âge de dix-neuf ans.

Les dimanches étaient jours de repos à moins que ce ne soit votre tour d'être de garde. Hors service, nous allions tous à Bewdley ou de préférence à Kidderminster où il y avait un restaurant qui nous paraissait merveilleux. Manger dans des assiettes chinoises posées sur des nappes de table représentait un luxe absolu. En fait, pour pouvoir quitter le collège le dimanche, il fallait avoir eu des bonnes notes et ne pas avoir été consigné. Il fallait ensuite subir une inspection rigoureuse de notre uniforme, avec des chaussures parfaitement cirées et tout le reste de l'uniforme également impeccable. A quelques occasions et durant les vacances, des personnes de la noblesse anglaise invitaient un cadet à passer un week-end avec eux. J'ai eu un jour la chance d'être invité au château des Wellesley (Le duc et la duchesse de Wellington) et à échapper ainsi pour une courte période aux tensions et fatigues du collège militaire.

A Noël et au 1er janvier 1943 j'étais de garde à l'entrée de Ribbesford avec quelques autres cadets et je n'ai pas pu participer aux festivités. Il faisait très froid mais clair et les étoiles étaient bien visibles dans le ciel du 24 décembre. Il y eut une alerte au sujet d'agents allemands qui auraient été parachutés dans la région. Depuis notre poste de garde à l'entrée de Ribbesford Hall près de la rivière, nous pouvions entendre les rires et les chansons de nos camarades faisant la fête à l'école. Ce contraste avec la solitude me remplit de nostalgie et mes pensées se sont envolées vers ma famille, si loin de moi, de l'autre côté de l'Atlantique.

A une autre occasion, un détachement de l'école fût envoyé au château de Windsor pour défiler devant la famille royale qui présidait sur un podium installé au centre du vaste terrain réservé aux cérémonies. Je me souviens très clairement avoir vu la princesse Elizabeth à quelques mètres de la colonne qui défilait. Elle avait à peu près 15 ans et deviendrait un jour la Reine.

Les oraux et les écrits de l'examens final se sont déroulés dans nos salles de classes. Les examens pratiques se sont déroulés sur le champ de tir et dans les terrains où nous manœuvrions habituellement. Ils étaient assez difficiles, mais d'après mes notes, j'obtins la vingtième place sur les cent-vingt-quatre cadets de ma promotion, bien que finalement noté en vingt-quatrième position pour le classement final, sans doute en tenant compte des moyennes obtenues auparavant.

A la fin des cours, quelques jours avant la remise des grades, nous avons reçu la visite du général Leclerc commandant de la deuxième division blindée française. Il était arrivé d'Afrique du Nord avec sa division qui était alors stationnée en Ecosse. Nous étions très impressionnés par sa présence car il était une figure épique au sein des Forces Françaises Libres. Finalement, le 3 juin 1944 a eu lieu la cérémonie traditionnelle de baptême de la promotion. Notre promotion ayant été baptisée « 18 Juin », les autorités anglaises qui contrôlaient le collège trouvèrent que c'était une très bonne idée car c'était la date de la bataille de Waterloo – une victoire anglaise sur Napoléon – date bien connue des Anglais. C'est avec beaucoup de tact que nous leur avons expliqué que la date choisie pour notre promotion se rapportait au discours du général de Gaulle appelant les Français à garder les armes

et à poursuivre le combat, discours prononcé à la BBC par le général le 18 juin 1940.

C'est le général Koenig, le héros de la bataille de Bir-Hakeim qui présidait la cérémonie de promotion. Suivant la tradition française, les cadets nouvellement promus au grade d'aspirants avaient le droit de choisir l'unité dans laquelle ils voulaient servir en fonction de leur rang de sortie. Chaque cadet selon son rang vint sur l'estrade et déclara son choix en fonction des places disponibles dans les différentes unités.

L'unité la plus demandée, à cause de sa renommée était le 2e DB mais elle n'offrait que 12 places disponibles. Les autres unités de combat, la Première DFL, les Commandos et les SAS avaient leurs effectifs complets et n'offraient aucune place. Il ne restait que deux options possibles, c'étaient les missions de liaison et le parachutage derrière les lignes ennemies pour entrainer et diriger les maquis (la Résistance française). Bien que n'aimant pas l'idée du saut en parachute, j'ai choisi cette option parce que je pensais que puisque j'étais venu pour combattre à la libération de la France, il n'était pas question que je fasse des missions de liaison.

La cérémonie fut suivie par un bal auquel étaient invitées non seulement toutes les demoiselles des villages voisins, mais aussi les célèbres land girls (les femmes placées dans les fermes pour travailler durant la guerre). Ce bal a marqué pour moi la fin de l'époque passée à l'école militaire de la France Libre. Le lendemain matin, il n'y avait pas de réveil matinal et pour la première fois depuis mon arrivée nous pouvions paresser dans nos

couchettes. Soudain, j'ai été réveillé d'un profond sommeil par une voix qui disait « où est l'aspirant Gérard ? » à laquelle je répondis « c'est moi ». Mais quelle surprise ! C'était mon frère Enrique que je n'avais pas vu depuis de nombreuses années parce qu'il était allé étudier en France. Après de grandes embrassades, il m'a dit qu'il avait été engagé dans une batterie aérienne de la deuxième Division Blindée française, qui était campée à Hull, près de la frontière écossaise et qu'il avait eu une permission pour venir me voir. En dépit de tant de temps passé sans avoir de nouvelles l'un de l'autre, nous avions aucune idée de quoi nous dire et nous sommes allés jusqu'au pub le plus proche pour célébrer nos retrouvailles. Nous sommes restés peu de temps ensemble car Enrique devait rejoindre son unité. L'École Militaire a fermé définitivement ses portes le 15 juin 1944.

Avant de terminer ce chapitre sur la période que j'ai passée dans cette école, j'aimerais dire quelques mots à la fois sur les officiers qui m'ont commandé et sur ceux des cadets que j'ai le plus côtoyés ou avec lesquels j'ai eu plus tard une longue amitié.

Les officiers :

Le Major André Beaudoin, commandant l'Ecole,

Les capitaines Louis de Cabrol, commandant en second de l'école et René de Lajudie, responsable de l'instruction militaire

Les lieutenants Jacques Chambon, Jean Masson et Louis Pichon, qui ont été tantôt mes chefs de section, tantôt mes instructeurs et le sergent Fox qui était le moniteur d'éducation physique.

Les Cadets :

Louis Georgelin et François Chapman, ce dernier venant de New-York. Il a été tué durant l'une des missions à laquelle nous participions tous les deux, en France, dans le maquis.

Serge Arvengas qui s'est engagé lors d'un voyage au Mexique, Charles Briault alias Chonchon, Guy Desrousseaux avec qui je corresponds encore, Michel Iriart originaire d'Argentine avec lequel j'ai chanté quelques tangos en Espagnol.

Pierre Lefranc, président de l'Association des anciens Cadets de la France Libre, Maurice Nidelet dont nos chemins se sont croisés en Indochine,

Claude Barrès, une figure particulièrement héroïque, tué à la tête de sa compagnie

Jean Servière et Marcel Ruff, qui tous les deux se sont engagés à Mexico.

André Casalis, auteur du livre "Cadets de la France Libre, l'Ecole Militaire", et Jean Pierre Nouveau, aujourd'hui décédé - mon camarade au groupement de marche de la 2^{e} DB en Indochine.

Et pour finir, un salut respectueux aux 60 combattants passés par l'Ecole Militaire et tombés pour leur patrie.

Note :

Au total 211 cadets ont été promus aspirants durant l'existence de l'Ecole Militaire en Angleterre

Le groupe de 70 aspirants qui ont choisi de combattre dans la Résistance était sous l'autorité du BCRA (Bureau Central de Renseignement et d'Action) un bureau Français qui dirigeait les opérations clandestines en France occupée.

Nous avons commencé immédiatement un entrainement aux opérations spéciales dans une installation anglaise afin d'être à même de mener nos missions avec un maximum de compétences. On nous a enseigné toutes les tactiques et les astuces de la guérilla : comment utiliser toutes les sortes d'armes (ce qui comportait aussi la pratique du tir instinctif sur des silhouettes qui apparaissaient brusquement dans une fenêtre ou dans une porte dans un village artificiel construit comme un décor de cinéma). On nous a également appris à utiliser les armes allemandes et comment utiliser les explosifs. Nous faisions des manœuvres de jour comme de nuit au cours desquelles les instructeurs apparaissaient parfois habillés en uniformes allemands et tiraient sur nous à balles réelles lorsque nous faisions des erreurs.

Il y avait des marches sur des terrains accidentés de jour comme de nuit, des traversées de rivières glacées avec rien d'autre à manger que ce que nous pouvions trouver comme plantes ou animaux. Cela s'appelait « vivre sur le terrain ». L'entrainement était extrêmement dur physiquement et nous préparait à ce qui allait suivre. Nous avons même appris à conduire des locomotives à vapeur !

A la fin est venu l'entrainement aux sauts en parachute qui a eu lieu non loin de la ville de Wilmslow et a duré exactement huit jours. Le premier jour, on nous a

emmené dans une plaine pour regarder des centaines de parachutistes en train de sauter par vagues afin de nous mettre en confiance. On nous a dit que dans ces vagues, une grande partie de ces parachutistes faisaient leur premier saut et que le saut était très facile.

De nouveau a eu lieu un entrainement physique sans répit. Il y avait une machine infernale consistant en une plate-forme située à environ six mètres du sol à partir de laquelle nous devions sauter. Chaque sauteur était placé dans un harnais de parachute attaché à un câble. Le câble était enroulé à une poulie tournant librement avec des ailes de moulin à chaque bout. Comme la poulie tournait de plus en plus vite durant le saut de la plate-forme jusqu'au sol, la résistance produite par les ailes de moulin ralentissait la descente au moment d'atteindre le sol. Ce système était vraiment horrible. Il était utilisé pour nous habituer aux sensations de la chute libre et aussi pour nous apprendre la façon dont nous devions atterrir : « Pieds et genoux joints »

Le troisième jour, nous allâmes sur le terrain de vol pour le grand moment du premier saut. A la différence des parachutistes, nous n'avions pas à sauter depuis la porte de l'avion, mais plutôt en passant à travers un trou rond du ventre de l'avion d'environ un mètre de large. Cela était dû au fait que, en opération, nous sauterions à partir d'un bombardier transformé et non d'un véritable transport de troupe. A partir du parachute, il y avait ce qu'on appelait la « static line » qui était attachée à un point fixe de la carlingue et qui aidait le parachute à s'ouvrir au moment du saut.

L'appareil à partir duquel nous effectuions le saut était un vieux bimoteur Armstrong Whitworth Whitleys qui dégageait une forte odeur d'huile de castor CASTROL.

Le grand moment arriva. On plaça 4 d'entre nous en position assise au bord du trou, dans la soute de l'appareil. La lumière s'alluma et au commandement du dispatcher : « action station Number One. Go ! Go ! Go ! Go ! nous commençâmes à disparaitre dans le trou. C'est avec la gorge serrée que je sautai et dès que je me suis trouvé hors de l'avion, la sensation de vitesse a disparu et je passai du bruit et le l'odeur de moteur à un monde de silence et de beauté. Le parachute s'est ouvert tandis que l'avion s'éloignait au-dessus de moi et que les magnifiques champs verdoyants de l'Angleterre se déployaient à mes pieds. C'était vraiment un spectacle extraordinaire. Très vite, le sol sembla se ruer vers moi de plus en plus vite et je me suis souvenu que l'instructeur m'avait dit « tenez vos pieds et vos genoux serrés et laissez-vous tomber dans la direction prise par le parachute. Je tirai les cordes placées devant et au-dessus de moi pour adapter ma descente et éviter de tomber sur le dos et après une roulade comme on me l'avait enseigné, c'était terminé.

A titre de récompense pour ce premier saut, on nous emmena au club de sport où se trouvait une magnifique piscine dotée d'un plongeoir. Je n'ai jamais été un bon plongeur mais je me suis dit « si tu viens de sauter d'une hauteur de 300 mètres au-dessus du sol, un saut de 5 mètres dans une piscine n'est qu'une formalité ! ». Je montai sur le plongeoir, avançai jusqu'au bord de la planche et … aaahh ! quel poltron ! Je fis demi-tour et

descendis du plongeoir. J'avais surmonté ma peur pour le devoir, mais pas pour le plaisir.

Le temps s'est écoulé et plusieurs sauts en parachute ont suivi. Durant l'un d'eux, c'était de nouveau moi qui devais sauter le dernier. Mes compagnons venaient juste de sauter mais lorsque je sautai à mon tour, rien ne s'est produit. Je regardai au-dessus de moi et je me rendis compte que mon parachute s'était tordu en long comme une torche mais ne s'était pas ouvert. Il se trouve qu'on ne nous donnait jamais de second parachute (que l'on accroche sur le ventre) prévu pour les urgences. J'ai donné des sortes de coups de pieds avec les jambes comme lorsqu'on cherche à démêler des cordes en les secouant et - miracle des miracles ! le parachute a commencé à s'ouvrir et les cordes se sont démêlées. Lorsque je suis arrivé au sol, le parachute s'était complètement ouvert et je m'étais déjà relevé et je commençais à replier le parachute quand j'ai vu l'instructeur anglais courir vers moi pour voir si j'allais bien. J'ai répondu que oui – la peur ne m'avait pas encore atteint. Peu après, mes compagnons qui bien qu'ayant sauté avant moi n'avaient touché le sol qu'après m'ont dit qu'ils m'avaient vu tomber comme une comète.

La nuit, dans le pub le plus proche, la bière tiède et quelques whiskies avec d'eau ont ralenti mon pouls et ramené mes battements de cœur à la normale.

Il y a eu encore d'autres sauts plus tard – et l'un d'entre eux en particulier s'est effectué la nuit. Ce saut était très spécial parce que nous l'avons fait avec un sac accroché à notre jambe. Au combat, nous allions

transporter des munitions, des explosifs et des provisions dans un sac semblable. Il y avait une corde de 10 mètres de long enroulée autour du sac, corde que nous aurions à lâcher dès que le parachute se serait ouvert de façon telle qu'il pendrait sous nous et nous alerterait du moment où nous serions sur le point de toucher le sol.

J'ai finalement gagné mes ailes de parachutiste. A cette époque, elles se portaient sur la manche près du poignet jusqu'à ce qu'on ait réalisé un saut dans une zone de combat. Une fois un tel saut exécuté, elles se portaient sur l'épaule. Je ne suis pas sûr qu'une telle coutume existe encore aujourd'hui dans l'armée britannique.

Une fois gagnées nos ailes de parachutistes, on nous envoya dans un autre camp, cette fois-ci dans le sud de l'Angleterre près de la Manche. Là, on nous apprit à désarmer des mines allemandes et aussi à nous familiariser avec tous les pièges anti-personnel. Pour rendre l'entrainement plus réaliste, il y avait plusieurs tombes juste à côté du champ de mines que nous avions à déminer. A en croire les instructeurs, il s'agissait des tombes des élèves qui avaient fait une maladresse ! Une fois terminés les entrainements commando, parachutiste et autres, les Anglais nous déclarèrent prêts. On nous expédia à Londres en attendant la nuit où nous serions lâchés en France occupée sur une mission de résistance.

Il se trouve qu'à ce moment-là, je me sentais riche car les quelques shillings et pences qu'ils nous payaient chaque mois comme Cadets s'étaient transformés en la respectable somme d'une livre sterling par jour. On m'a

affecté une suite magnifique dans un élégant hôtel de Piccadilly, suite que je partageais avec mes compagnons Louis Georgelin et François Chapman. Là nous étions totalement libres en dehors de l'obligation de nous présenter chaque matin au bureau de la France Libre pour savoir quand nous serions envoyés en France.

Et un matin, on nous dit : « aujourd'hui ». Georgelin, Chapman et moi-même nous nous présentâmes avec nos quelques affaires et on nous fit monter dans une camionnette en direction de l'aéroport. J'ai appris des années plus tard qu'il s'agissait de l'aéroport d'Harrington. Là on nous équipa avec tous le harnachement nécessaire au saut. Nous reçûmes aussi des carabines américaines dotées d'une crosse pliable, un pistolet qui se trouvait être un 9mm Llama espagnol qui nous permettrait d'utiliser les munitions allemandes, une montre dont on nous dit qu'elle était offerte par la Reine d'Angleterre et toutes sortes d'équipements et de fournitures militaires. Nous avons également reçu une capsule de cyanure pour nous suicider si nous étions capturés par les Allemands ou pire par les « Miliciens » - les racailles françaises au service de l'envahisseur ennemi.

Le huitième groupe de bombardiers numéro 802/492 était stationné sur la base aérienne. Il était composé de bombardiers B24 peints en noir et spécialement adaptés pour le transport en territoire ennemi des personnels militaires et des containers remplis d'armes, de munitions et d'explosifs. Ce groupe de bombardiers s'appelait « The Carpetbaggers ». Il a eu un rôle héroïque et une participation importante dans l'aide apportée à la Résistance, non seulement en France, mais aussi aux Pays-

Bas et en Norvège. Ce groupe a subi de nombreuses pertes. Parmi les membres des équipages qui ne sont pas morts en action, certains ont été faits prisonniers par les Allemands mais d'autres ont survécu et ont pu s'échapper, cachés par la Résistance française.

Certains sont même restés pour combattre aux côtés de la Résistance dans divers groupes de maquisards jusqu'au moment où ils ont été libérés par l'avance des troupes alliées.

Aujourd'hui, il existe une association appelée les « Carpetbaggers » qui rassemble à la fois les équipages et les autres membres des missions ainsi que les quelques agents qui ont survécu à cette épopée. Je suis très honoré d'avoir été invité à devenir membre de cette association. Juste avant le décollage, on nous informa que nous serions lâchés dans les Vosges où notre mission consisterait à former et à diriger la Résistance au combat. On nous dit également que l'offensive alliée nous atteindrait dans quelques jours. Malheureusement, comme vous le verrez plus tard, l'offensive alliée s'est arrêtée à cause entre autres choses d'un manque d'essence. Dans la région où nous avons été lâchés, les Allemands ont profité de cette situation et du terrain boisé pour s'y fortifier ce qui a fait que ce fut l'une des dernières régions libérées de l'occupation allemande en février 1945. En même temps que les trois aspirants ex-cadets de l'école militaire, il y avait un sous-lieutenant nommé Michel qui devait sauter en même temps que nous …



André Gérard, just commissioned.

III - France – Mission dans les Vosges

Le soir, au crépuscule, nous avons décollé sans problème pour aller vers le sud. C'était une nuit claire de pleine lune et en dépit du Blackout, on pouvait voir beaucoup de lumière sur l'Angleterre. Nous avons commencé le voyage avec un peu d'appréhension car on disait qu'il n'y avait pas beaucoup de sécurité dans les bureaux londoniens de la France Libre. La rumeur avait couru que pour savoir à quel endroit seraient déposés des agents ou des militaires de la France libre, il suffisait de le demander au concierge de l'immeuble de la France Libre. Il y a eu malheureusement un certain nombre de cas où les agents de la France Libre sont tombés entre les mains ennemies au lieu de tomber entre des mains amies ; ils étaient alors en général exécutés après avoir été torturés.

Au-dessus de la Manche, le panorama était magnifique. On pouvait voir les reflets argentés de la lune sur la mer. C'était comme dans un rêve. Nous sommes revenus à la réalité et avons compris que nous étions au-dessus de la France lorsque nous avons entendu et vu les explosions et les éclairs des batteries anti-aériennes allemandes de la côte française.

Dieu merci, nous n'avons pas été touchés. La tension et notre angoisse augmentaient au fur et à mesure que se rapprochait le moment du saut. Après un moment, le dispatcher nous annonça que nous approchions. Il retira le couvercle du trou de la carlingue par lequel nous allions sauter, s'assura que la static-line était bien accrochée et nous mis en position autour du trou de saut.

Le pilote étouffa les moteurs et baissa les volets des ailes. Un moment après, la lumière s'alluma et les ordres de saut commencèrent : « Action station number one. Go ! Go ! Go ! Go ! ». Comme d'habitude, j'étais le dernier à devoir sauter.

Je passai du trou noir et bruyant du fuselage pour me retrouver dans une nuit claire et tranquille, mon parachute s'est ouvert et j'ai atterri. D'après la rapidité de l'atterrissage, j'ai calculé qu'au moment du saut, l'avion devait être à peine à 100 mètres au-dessus du sol. Au début de la descente, j'ai cru que j'allais atterrir sur des arbres mais ce n'était pas le cas. La clairière au-dessus de laquelle nous avons sauté était tapissée de buissons de bruyères qui vus de haut à la lumière de la lune ressemblaient à des arbres. Je me débarrassai immédiatement de mon harnais et tournai le verrou qui ramène ensemble les cordes du parachute, puis je l'ouvris d'un coup de poing. Je distinguai alors une personne qui s'approchait. Je m'accroupis dans les buissons, tirai mon pistolet et l'armai et j'attendis l'arrivant. Je me rendis compte que c'était un Français et qu'il ne m'avait pas vu. Il a presque trébuché sur moi et sur le canon de mon pistolet. Une fois sûr que je n'étais pas tombé dans un piège, je me levai et le suivi tout en lui parlant et en tirant mon parachute. Ce maquis était celui de la « Piquante pierre » près de La Bresse. Le nom de code de l'opération était « Coupole ». Nous sommes arrivés à une ferme où mes trois compagnons de saut m'attendaient avec un groupe de résistants clandestins. Je dois marquer mon admiration pour l'équipage du B24 qui nous ont transporté avec une habilité de navigation extraordinaire en nous lâchant exactement dans la zone de largage prévue, la nuit en

pleine forêt. J'ai mis quelque temps à réaliser que j'étais en France, dans la Résistance et que j'allais devoir bientôt affronter l'ennemi et le moment de la vérité. Il ne s'agissait plus de manœuvre ou d'entrainement mais plutôt de la vraie chose et c'était du sérieux.

Le maquis de la "Piquante pierre" était divisé en plusieurs camps comportant approximativement 100 hommes chacun. Il était principalement composé de jeunes hommes venant des villes voisines telles que La Bresse, Cornimont, Gérardmer, etc … qui avaient rejoint la Résistance entre autres choses pour éviter d'être déportés en Allemagne dans le cadre du service de travail obligatoire qui avait été imposé par l'occupant. Il y avait aussi un camp appelé « Alsacien » qui était composé des jeunes gens envoyés dans les Vosges par les Allemands pour construire des fortifications mais qui avaient réussi à s'échapper. La partie militaire était formée par quelques caporaux et sergents qui avaient réussi à éviter d'être internés ou qui s'étaient évadés des camps de prisonniers. J'avais aussi parmi mes hommes un sergent alsacien qui avait été incorporé de force dans l'armée allemande et qui avait déserté. Les différents camps qui formaient le maquis occupaient un périmètre[2] d'environ 20 km et entre chaque camp, il y avait un espace d'un ou deux kilomètres qui était couvert seulement par des postes d'observation et des patrouilles permanentes. L'armement était totalement insuffisant.

[2] Le « périmètre » des militaires doit s'entendre comme une surface plutôt qu'une longueur donc 20km²

Le commandant du maquis était un lieutenant nommé Monnet et le commandant régional était un Mr Lucien.

Une mission “Jedburgh” composée d’officiers Français et Alliés avait été parachutée dans la zone sous le nom de code de « Pavot ». Il y avait aussi dans cette mission un opérateur radio dont le rôle était de garder le contact avec Londres. Cette mission « Jedburgh » devait coordonner les efforts de la Résistance, demander l’envoi d’officiers pour préparer et entraîner les combattants de la Résistance et aussi faire parachuter les armes, les munitions et les explosifs destinés à approvisionner le maquis de la « Piquante pierre ». En théorie, cette mission était aussi en contact avec les autres maquis de la région et était informée de leurs actions.

Les hommes et les jeunes gens du maquis de la “Piquante pierre” étaient divisés en groupes de 100 hommes ou « centaines ». Georgelin, Chapman et moi nous nous vîmes assigner chacun un groupe que nous devions faire passer en un temps record de l’état de paisibles paysans à l’état de combattants. Ce en leur apprenant les connaissances de base des armes, de l’entraînement au tir, de l’école de combat, des tactiques de guérilla et de patrouilles. Le sous-lieutenant Michel qui avait sauté avec nous fut désigné comme adjoint du Lieutenant Monnet.

J’étais affecté à la centaine “La Bresse” et je commençai immédiatement l’instruction et l’entraînement. Ce qui leur manquait en formation militaire était plus que compensé par l’enthousiasme, l’amour de la Patrie et un véritable courage. Comme le Commandement avait décidé d’occuper le territoire et de

s'y maintenir, nous nous mîmes à creuser des trous individuels et des emplacements pour les armes automatiques avec un champ de tir dégagé sur les positions où nous pensions que les Allemands pourraient arriver. Presque chaque nuit, durant plus ou moins une semaine, les bombardiers « Carpetbagger » qui avaient été convertis en avions cargos nous rendaient visite, larguant des containers d'armes, de munitions et d'explosifs pendant que le beau temps durait.

Petit à petit, les groupes commençaient à ressembler à des unités de combat au fur et à mesure de l'avancement de leur entraînement. Puis les jeunes gens furent équipés avec les armes individuelles et les armes collectives.

Une douzaine de déserteurs de l'armée allemande nous avaient également rejoint. Il s'agissait de Russes originaires de Mongolie qui avaient été capturés et enrôlés dans l'armée allemande. Leur régiment était stationné à Nancy. Nous ne leurs donnions pas d'armes et nous les utilisions uniquement comme brancardiers ou pour des tâches de non-combattants. En dehors de l'entraînement des jeunes gens et des routines de préparation, nous montâmes une série d'embuscades réussies contre les troupes allemandes. Nous occupions les plus hautes parties de la montagne le jour, et la nuit nous descendions au creux des vallées où passaient les grandes routes. Les convois de camions et de véhicules blindés allemands n'osaient circuler que le jour car la nuit, protégés par l'obscurité, nous avions le contrôle du terrain.

Une fois, j'eu à diriger une patrouille dont la mission était de capturer un homme qui collaborait avec les Allemands et qui vivait au centre de La Bresse. La Bresse est une ville située au creux de l'une des vallées qui entouraient les camps du maquis. Il y avait là un important détachement allemand qui y était stationné. Ma patrouille était composée de 5 ou 6 hommes et à la tombée de la nuit nous sommes entrés dans la ville en jouant à cache-cache avec les Allemands qui ne nous ont pas repérés. Nous avons atteint la maison de l'individu qui n'a pas offert de résistance mais alors que nous avions pénétré chez lui, un lourd contingent de troupes motorisées allemandes est passé devant chez lui. Seule la fenêtre et son rideau nous séparaient d'eux. Il m'a semblé que le collabo allait faire quelque chose pour nous dénoncer. A voix basse mais d'un ton ferme, je l'ai prévenu qu'il serait le premier à mourir ce qui l'a apparemment calmé. Nous sommes rentrés plus ou moins par le même chemin que pour venir en l'emmenant avec nous. Il se comportait calmement. En arrivant au camp, nous l'avons remis aux officiers supérieurs et je n'ai rien su de ce qui lui était advenu.

Nous avons également mené une opération de sabotage contre la ligne de chemin de fer qui allait de Strasbourg à Saint-Dié où nous avons fait exploser un train de munitions dans un tunnel. C'est Georgelin qui avait été chargé de la mission et c'est là que nous avons appliqué à la lettre ce que les Anglais nous avaient enseigné. Si j'ai bien compris, la ligne de chemin de fer est restée inutilisable durant fort longtemps.

Les règles de sécurité dans le maquis étaient inexistantes. Dans la ville de La Bresse, les jeunes filles utilisaient le tissu des parachutes que leurs petits amis leur

avaient apporté la nuit. Elles en faisaient toutes sortes de foulards qu'elles portaient ouvertement. Les Allemands nous avaient parfaitement localisés parce que, en dehors des indiscrétions des membres des familles des résistants, un avion léger de reconnaissance allemand nous survolait au moins une fois par jour et relevait sûrement nos positions. Finalement, à cause du harcèlement continu que le maquis infligeait aux troupes et aux installations allemandes, le haut commandement allemand décida d'exterminer cette Résistance.

Les Allemands montèrent une grande opération et encerclèrent les camps du maquis en profitant des reconnaissances aériennes effectuées les jours précédents. On disait qu'Himmler lui-même avait donné l'ordre de nous exterminer et de ne faire aucun prisonnier. A 7h du matin, le 16 septembre, les Allemands firent sans succès une attaque contre le camp de Gérardmer. A 9h, ils se retirèrent avec d'après des témoins deux camions pleins des corps de leurs tués.

Le maquis avait souffert dix tués et quelques blessés. Comme la liaison entre les camps n'était pas très bonne, je n'ai été informé de la rencontre que vers 11h du matin, c'est-à-dire deux heures après que tout se soit terminé. Le lendemain, ils attaquèrent un autre camp. Deux résistants furent tués mais je n'ai jamais su quelles pertes les Allemands avaient subies à cette occasion.

Dans mon secteur, qui mesurait environ un mile, ma centaine d'hommes prirent leurs positions de combat à 4h30 du matin et y restèrent jusqu'à 8 heures. Puis seules les sentinelles y restèrent.

A 7 heures le mercredi 20, du haut de mon poste de commandement, je commençai à voir les camions

allemands qui arrivaient au pied de nos positions, à l'extrémité de la vallée. Puis je vis de nombreuses troupes qui en débarquaient. La force qui attaquait notre position se composait d'un bataillon d'infanterie de marine Allemande.

La grande route était située à quelques 600 mètres de mon secteur et de mes emplacements d'armes automatiques. Nous avions vu juste avant une troupe de cyclistes descendant de la grande route pour former un cordon. Durant un instant je pensai que c'était simplement pour former un cordon de protection pendant que le convoi de camion allait passer. Mais quand je vis que les camions qui étaient arrivés pleins de troupes revenaient vides, je préparai mes hommes et leur faisait occuper les trous individuels et les emplacements de combat. Puis j'adressai un message au quartier général indiquant que plusieurs centaines d'Allemands étaient devant nous et allaient donner l'assaut. Les Allemands commencèrent à avancer en ligne en tirant vers mes positions.

Parmi les armes parachutées que nous avions reçues des Britanniques, il y avait une arme appelée PIAT qui était multi-usages et qui pouvait être utilisée comme anti-char mais aussi comme mortier. Vous placiez un détonateur sur la tête des grenades qu'il tirait et cela les faisait exploser à l'impact.

Afin de contenir l'assaut des Allemands, je préparai les grenades et mis mes PIATS en batterie pour les utiliser comme des mortiers puis nous commençâmes à faire feu comme l'infanterie allemande avançait. Mais oh horreur des horreurs ! A ma grande déception, aucune des grenades n'explosa et elles n'eurent donc aucun effet défensif. Ce qui s'est probablement produit, c'est que le

sol était très mou parce qu'il avait beaucoup plu et à cause de cela, les grenades se sont simplement enterrées sans déclencher les détonateurs. Par contre, les Allemands nous inondèrent d'explosifs avec leurs mortiers.

Grâce aux emplacements d'armes automatiques et aux trous individuels que nous avions creusés, ma centaine n'avait jusqu'alors subi aucune perte ni souffert aucun blessé. La première ligne allemande était déjà à 60 ou 80 mètres de nous et ils n'avaient toujours pas détecté mes positions car elles étaient parfaitement enterrées et camouflées et que j'avais ordonné à mes hommes de ne pas tirer tant que je n'en avais pas donné l'ordre. Tous les Allemands étaient totalement à découvert. A mon commandement, tous mes fusils mitrailleurs Bren depuis leurs emplacements et mes hommes depuis leurs trous individuels ouvrirent le feu. Le résultat fut terrible pour les Allemands qui firent retraite en désordre en laissant de nombreux blessés sur le sol.

Une nouvelle fois ils lancèrent une pluie de mortier sur nous mais comme précédemment, aucun de mes hommes ne fut blessé ou tué. Les Allemands lancèrent d'autres assauts encore et encore sans atteindre leur objectif.

Durant l'un de ces assauts, je surveillai depuis mon poste de commandement qui était couvert d'un morceau de parachute vert kaki qui servait de protection contre la pluie. J'entendis une détonation et un petit trou apparu dans le tissu au-dessus de ma tête. Stupidement, je restai à la même place pour essayer de voir qui et d'où on avait tiré sur moi. J'entendis une deuxième détonation. Cette fois, un autre petit trou est apparu dans le tissu mais tout près de ma tête au raz de mes cheveux. C'est alors que je

me souvins un peu tard que dans ce cas, on ne doit pas sortir sa tête deux fois à la même place. Je rampai sur le ventre de quelques mètres, je levai la tête et je distinguai une personne cachée derrière un buisson à 50 ou 60 mètres. Il ne regardait pas dans ma direction à ce moment. Je pointai ma carabine sur le buisson et tirai quelques coups. Je vis seulement une botte qui tournait d'un quart de cercle puis plus rien ne bougea.

Sur les autres positions du maquis, Georgelin et Chapman résistaient aux attaques allemandes avec des succès divers. En effet, les Allemands avaient déjà pénétré en partie en profitant des inégalités du terrain et du brouillard qui commençait à se former.

Le feu était intense et sans arrêt. Je découvris que Chapman avait été tué au commandement de sa centaine, sur mon flanc gauche. Son nom est gravé sur le monument de la « Piquante pierre » en compagnie des noms d'une soixantaine de combattants de la résistance qui ont laissé la vie dans ces rencontres et d'autres qui ont été capturés et abattus sans pitié par les Allemands.

Bien que les Allemands aient été incapables de pénétrer ma position, je réalisai qu'ils étaient en train d'avancer sur mon flanc droit parce que, au fur et à mesure de leur avance, ils brûlaient les fermes qu'ils capturaient. Ils tuaient aussi tous les êtres vivants qu'ils rencontraient dans leur avance.

Vers deux heures de l'après-midi, le brouillard a commencé à se former dans les vallées et à monter vers le sommet des montagnes. Soudain, cinq femmes envoyées par les Allemands sont apparues avec instruction des Allemands de nous dire que si nous nous rendions, nous serions traités comme des prisonniers de guerre mais que

sinon, ils brûleraient les villes de Planois, La Bresse et Gerbamont. Ces femmes retournèrent librement informer les Allemands de notre refus de nous rendre.

Mes positions étaient au sommet de la crête qui dominait la route La Bresse-Planois. Sur l'autre côté, derrière environ un demi-mile de terrain découvert se trouvait une épaisse forêt de pins.

J'ai entendu un vague rapport comme quoi tous les camps avaient été attaqués mais je n'ai pas su le résultat de ces attaques. Aux environs de trois heures de l'après-midi, il a commencé à bruiner et nous commençâmes à subir des tirs allemands sur nos côtés gauche et droit. Une nouvelle fois, nous subîmes des tirs de mortier et vers 16 heures je reçus juste à temps l'ordre du lieutenant Monnet de faire retraite dans la forêt et d'éviter d'être encerclé sans moyen de s'échapper. Nous abandonnâmes nos positions au plus vite et de façon ordonnée en profitant du brouillard qui s'épaississait. Nous traversâmes le terrain découvert et nous pénétrâmes dans le bois avec toutes nos armes au moment précis où les premiers Allemands prenaient possession de la crête et occupaient les emplacements que nous venions d'abandonner.

Nous avançâmes dans la forêt avec un certain calme parce que, en dépit des tirs que nous subîmes des Allemands après qu'ils eurent occupé nos positions sur la crête de la colline, je savais par expérience qu'ils n'avaient pas l'intention d'entrer dans la forêt et qu'ils n'aimaient pas combattre au corps à corps. Une fois que nous fûmes installés dans la forêt, les Allemands arrêtèrent leur poursuite et se contentèrent de brûler toutes les fermes qu'ils n'avaient pas encore brûlées et de tuer nous les pauvres malheureux qu'ils y trouvaient. Un de ces

nombreux malchanceux qu'ils trouvèrent et tuèrent était un garçon de 13 ou 14 ans qui n'était pas un combattant. Sa seule participation avait été d'apporter et de transmettre des messages pour moi.

Une fois dans la forêt, nous nous dirigeâmes vers un terrain plus élevé où nous passâmes la nuit.

Cette nuit, j'appris que la mission "Pavot" avait réussi à s'échapper à temps et que les autres camps s'étaient dispersés. On a estimé que l'attaque du maquis avait été menée par au moins trois bataillons allemands. Une grande partie des résistants avaient profité de la nuit pour se disperser. Le jeudi 21 au matin, le lieutenant Monet m'envoya avec une patrouille pour reconnaître le terrain où avaient eu lieu la bataille. C'est à ce moment que j'ai réalisé combien de fermes et de maisons avaient été brûlées : plus de 25.

Au cours de la patrouille, je rencontrai aussi le sous-lieutenant Michel et Georgelin, qui avaient tous les deux trouvé refuge dans les bois avec leurs hommes durant la nuit. Le résultat de la patrouille nous appris que les Allemands étaient partis et qu'ils ne contrôlaient plus les abords de la forêt. Une fois mes découvertes rapportées au lieutenant Monnet, il décida que nous occuperions la lisière de la forêt près de l'ancien quartier général du camp.

Dans l'après-midi, l'ennemi attaqua de nouveau et le lieutenant Monnet décida qu'il était nécessaire de se retirer. Pour la deuxième fois en deux jours, les restes des camps se retirèrent sur les hauteurs, dans la forêt. Nous reçûmes instruction de nous diriger vers un lieu appelé les « Haut-du-Tot ». Comme il n'était plus possible de transporter les blessés, nous les laissâmes avec quelques

paysans dans une ferme. Nous traversâmes les forêts en passant par Rochesson et après avoir marché toute la nuit sans incident, nous sommes arrivés au « Haut-du-Tot ». Le lieutenant Monnet, la mission « Pavot » et Mr Lucien nous y attendaient. Au vu de la situation, ils décidèrent de disperser le maquis et ce fut l'heure de la séparation. Georgelin, Michel et moi restâmes ensemble avec quelques membres de la Résistance et nous décidâmes de traverser les lignes allemandes pour rejoindre les Américains.

Pour cela, il fallait traverser la vallée de la Cleurie la nuit, mais cela était impossible à cause du grand nombre d'Allemands qui se trouvaient devant nous et occupaient cette vallée. Le lendemain, le lieutenant Michel lança plusieurs patrouilles pour essayer de la traverser, mais elles échouèrent toutes et la situation de la nourriture devenait désespérée. Je me souviens avoir mangé des champignons crus de l'espèce qu'on appelle « Pambazos » au Mexique et qui poussent au pied des arbres. Ensuite, le lieutenant Michel me donna l'ordre d'essayer de traverser les lignes ennemies et nous convinrent de nous retrouver dans la ville de Saint-Amé quelques jours plus tard en supposant que la ville aurait été libérée par les Américains à ce moment-là. Je suis parti avec deux volontaires qui étaient supposés connaître la région. Ils ne tardèrent pas à me confesser qu'en réalité, ils ne connaissaient pas la région et qu'ils s'étaient portés volontaires parce qu'ils pensaient que c'était le meilleur moyen de sauver leur peau.

Nous descendîmes dans la vallée dans l'après-midi en prenant toutes sortes de précautions. Nous débouchâmes sur une batterie allemande sans qu'ils ne nous voient. Ils arrosaient des Américains qui se trouvaient un ou deux kilomètres plus loin dans la vallée de la Moselotte. Nous nous cachâmes dans une grange en lisière de la forêt et nous attendîmes la tombée de la nuit. A travers les fentes entre les planches de la grange, je pouvais voir les Allemands qui allaient et venaient dans la vallée et en même temps je repérais les emplacements de leurs tranchées et des postes d'armes automatiques.

Avec mon compas, je calculai une ligne de passage entre les positions allemandes. Après quoi, nous attendîmes calmement et tranquillement la tombée de la nuit cachés dans une meule de foin. J'utilise le terme calmement de façon très relative car en dépit de ma fatigue, mes nerfs étaient aussi tendus que la peau d'un tambour à l'idée qu'une patrouille allemande pourrait nous découvrir dans le foin. De plus, les Américains bombardaient la zone et leurs obus tombaient tout autour de nous.

Une fois la nuit tombée, nous quittâmes la grange et commençâmes à progresser en rampant à travers la vallée selon le trajet de passage que j'avais calculé avec mon compas depuis la grange. Nous contournâmes les postes allemands en retenant notre souffle à ce moment car ils étaient à quelques dizaines de centimètres de nous aussi bien à droite qu'à gauche. Nous pouvions les entendre parler et chanter comme nous pouvions aussi entendre les bruits métalliques des armes et des cantines, tous ces sons qui accompagnent les troupes militaires.

Nous traversâmes ensuite la rivière en étant totalement plongés dans l'eau, seules nos têtes se trouvaient au-dessus de l'eau. Dieu merci, ce n'était pas profond mais l'eau était glacée. Sur l'autre rive, nous prîmes les mêmes précautions et nous rampâmes jusqu'à la lisière de la forêt, sur l'autre côté de la vallée. Nous avançâmes ensuite quelques centaines de mètres dans la forêt avant de nous arrêter pour nous reposer et pour attendre l'aube.

Au lever du jour, nous pûmes voir que la forêt était déserte et nous nous dirigeâmes vers l'ouest avec mille précautions pour essayer d'atteindre les lignes américaines. Ce jeudi 26 septembre vers mini, nous sommes tombés sur un bivouac américain abandonné. Il y avait des équipements, des armes, des boites de rations et aussi un corps. La scène laissait à penser que deux patrouilles, l'une allemande et l'autre américaines étaient tombées l'une sur l'autre, avaient échangé quelques coups de feu puis s'étaient retirées vers leurs lignes respectives.

Avec la permission de l'homme mort, mes « guides » et moi-même nous attaquâmes les rations américaines car nous mourrions littéralement de faim.
Ensuite, nous poursuivîmes notre avance vers l'ouest en prenant toutes sortes de précautions pour éviter de tomber dans une embuscade et en fin d'après-midi, nous parvînmes en vue de la vallée de la Moselotte, un peu au sud du bourg d'Eloyes. Nous pouvions voir dans la vallée les convois américains se déplaçant dans les deux sens.

C’est en prenant encore plus de précautions à l’approche des lignes américaines que nous trouvâmes un poste américain avancé. Grâce à Dieu, la sentinelle ne nous avait pas vus. En fait, je portais des bottes allemandes et un imperméable de camouflage - nous aurions pu facilement avoir été pris par erreur pour des Allemands. Je fis signe à mes guides de s’accroupir et de ne pas bouger. Je me dressai avec mes mains sur la tête en criant "*Don't shoot! Don't shoot! I am an officer of the French Resistance.*" La sentinelle se tourna et pointa en tremblant son fusil Garant vers moi. Il avait été pris totalement par surprise. Je continuai à avancer lentement vers lui en lui parlant doucement tout le temps jusqu’à ce qu’il me permît d’entrer dans son poste. Il appela son officier de garde et ils furent rapidement convaincus de mon identité.

Ils appartenaient à la 36ème division d’infanterie américaine appelée « Texas-Oklahoma » et nous traitèrent très bien, mes « guides » et moi. Nous fûmes escortés au quartier général de la 36ème division et là, nous passâmes au G2[3] où je pus leur donner les renseignements tout frais que j’avais relevés la veille sur les positions des troupes et de l’artillerie allemandes cachés dans la forêt.

Je leur expliquai que je devais aller à Saint-Amé (j’avais appris que la ville avait été libérée trois jours avant) et que je devais y rencontrer Michel et Georgelin avant ou au plus tard le 30 septembre. Je renvoyai mes deux « guides » (qui rentrèrent probablement chez eux) dont je n’ai plus jamais entendu parler.

[3] G2 – Service de renseignement de la division

Le jeudi 28, ayant su qu'un bataillon américain était sur le point d'attaquer la vallée de la Cleurie, j'obtins la permission d'accompagner l'une de leur compagnie avancée dans l'espoir de retrouver quelques-uns de mes camarades. Toutefois, les Américains furent incapables d'avancer de plus de cinq cents mètres à cause de la force de la résistance ennemie. Un support d'artillerie fut demandé et la première salve tombât trop courte exactement sur nos positions. C'est à cette occasion que mon vocabulaire anglais s'est beaucoup enrichi grâce aux jurons hauts en couleurs émis par les Américains se retrouvant sous le feu de leur propre artillerie.

Le vendredi, je retournai à Saint-Amé et j'y attendis jusqu'à samedi midi. Comme ni Georgelin ni Michel n'arrivaient, je décidai de prendre contact avec mes supérieurs du BCRA pour leur communiquer ce qui était advenu au maquis de la « Piquante Pierre »

Dans l'après-midi, je retournai à Eloyes où était stationné le quartier général de la 36ème division et j'obtins un transport vers Lyon d'où les autorités françaises m'envoyèrent à Paris. C'est le 4 octobre que j'arrivai au BCRA pour y faire mon rapport.

D'après deux publications historiques qui ont paru après la guerre : « Trois années de résistance dans la montagne vosgienne » écrit par « Lucien » et « La Bresse martyre », il est dit que les Allemands ont perdu 450 hommes dans les combats qui ont pris place le 20 septembre (« La Bresse martyre ») ; 80 résistants ont péri durant les combats et une centaine de prisonniers et d'otages civils ont été fusillés.

Le livre indique aussi que la Résistance dans la région a obligé les Allemands à y maintenir dix mille soldats durant les derniers mois d'occupation … Sans commentaires ?



Mémorial de la Picante Pierre

les deux vallées — 31 mars 1985

LA BRESSE

Il y a 40 ans, c'était la libération

La Bresse s'est souvenue...
Les ministres MM. Curien et Laurain aussi



MM. LAURAIN et CURIEN rencontrent les anciens combattants.



M. et Mme GERARD, venus spécialement de Mexico.

REMIREMONT. - *« A l'appel des morts, j'entendais le nom de mon cousin, celui de mon voisin, de mes camarades de jeux et de classe... Ils avaient 20 ans à peine, dans le cœur beaucoup d'espoir et dans la tête beaucoup d'idées. Ils auraient fait de bons citoyens ».*

M. Hubert Curien, ministre de la Recherche et de la Technologie, n'a pas lu dans un quelconque ouvrage l'histoire de La Bresse. Maquisard à la Piquante Pierre, il a vécu les heures douloureuses qui ont meurtri les Hautes Vosges. Sa présence hier aux cérémonies du 40e anniversaire de la Libération de La Bresse, aux côtés de M. Laurain, secrétaire d'état aux Anciens Combattants a été tout autant celle d'un témoin, d'un ami, d'un voisin que d'un représentant du gouvernement.

A ces cérémonies, on notait la présence de MM. Guy Vaxelaire, maire de La Bresse ; Bouhin, préfet des Vosges ; Valroff, député ; Simonnet, chef de cabinet de M. Poncelet, représentant ce dernier ; des maires ou représentants des municipalités environnantes dont M. Braun, conseiller général ; du capitaine Pleignet, commandant la compagnie de gendarmerie de Remiremont, de M. Choffel, délégué militaire départemental et de nombreux représentants d'associations patriotiques.

Un timbre commémoratif

Bien que libérée le 18 novembre 1944, La Bresse a encore subi jusqu'en février 1945 la psychose de la guerre et de l'occupation puisque les allemands se trouvaient encore sur les crêtes. Si la date d'hier a été retenue pour célébrer le 40e anniversaire de cette libération, c'est parce que le 2 avril 1945, La Bresse entière était recueillie pour rendre hommage aux cinquante et une victimes de l'attaque des Maquis.

Cette journée du souvenir a été marquée par des dépôts de gerbes aux monuments aux morts de La Bresse, du Pré de l'Orme et des Combes.

Marquée aussi, plus concrètement, par l'inauguration d'une exposition philatéliques et d'un bureau de poste spécialement implanté pendant deux jours au rez-de-chaussée de la mairie. Un timbre a d'ailleurs été spécialement émis pour cette commémoration.



Visite de l'exposition philatélique.

« Plutôt pauvre que valet »

Le caractère fier des Bressauds n'est pas le fruit du hasard. Rien ne leur a été épargné : ni les patriotes fusillés, ni les déportations, ni les destructions, comme le rappela M. Laurain.

« Plutôt pauvre que valet »... Telle est la devise des habitants de La Bresse et leur leçon d'hier vaut pour aujourd'hui.

Cette leçon a été répétée par les différents interlocuteurs.

Leçon de tolérance et de respect mutuel pour M. Vaxelaire ; leçon de courage et d'abnégation pour M. Simonnet ; leçon de paix pour M. Valroff qui ne veut plus jamais entendre dire que *« le nazisme est un moyen pour combattre la délinquance »*.

Leçon d'histoire pour M. Laurain qui est convaincu que *« le souvenir est le meilleur antidote de poisons toujours actifs qui peuvent menacer le corps de nos sociétés démocratiques »*.

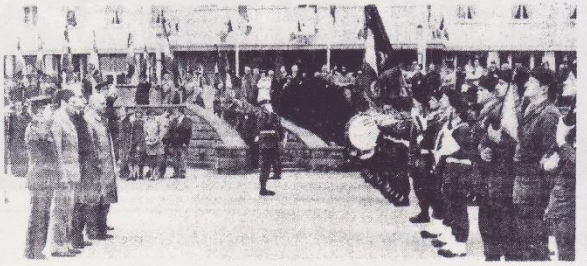
Quant à l'avenir, M. Laurain le souhaite *« radieux pour tous »*, comme celui que lui et ses amis qui avaient 20 ans en 44, l'avaient rêvé.

M. Andres Gérard venu spécialement de Mexico

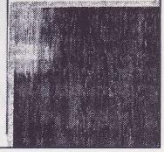
M. Andres Gérard, citoyen franco-mexicain a été parachuté au Maquis de la Piquante Pierre dans la nuit du 8 au 9 septembre 1944. Il a ensuite rejoint la 2e DB puis a continué la guerre en Allemagne puis en Indochine. Il fut blessé et rapatrié au Mexique.

Invité par la municipalité de La Bresse, il est venu spécialement du Mexique en compagnie de son épouse pour assister à ces cérémonies. Il en repartira heureux, les bras chargés de cadeaux avec le titre de citoyen d'honneur que lui a attribué le maire M. Vaxelaire.

Texte et photos Martine MARION



Les personnalités accueillies place de l'Hôtel-de-Ville.



Dans les bureaux du BCRA, après un compte-rendu oral sur la mission, on me fit faire un rapport écrit. Après quoi je fus logé dans un hôtel petit et horrible dans lequel j'ai vraiment souffert du froid. Paris était gris et pluvieux. Après en avoir terminé avec les formalités du rapport, on m'attribua deux ou trois semaines de permission et un peu de l'argent en retard de ma paye. On m'ordonna de me présenter pour de nouvelles instructions à mon retour de permission. Je savais que ma sœur Margarita, dont le mari, Jean Forcella, capitaine d'artillerie avait été fait prisonnier par les Allemands en juin 1940, s'était réfugiée avec ses deux jeunes enfants Polo et Patrick dans une ferme appelée « Le moulin Dumas ».

La propriété appartenait à une dame très gentille nommée Claire Dumas et se trouvait située près de la ville de Grignan dans la vallée du Rhône. La ville était devenue célèbre parce que c'est là que la marquise de Sévigné y était morte au 17ème siècle. Les lettres écrites par la marquise à sa fille, la comtesse de Grignan durant plus de trente ans constituent une œuvre épistolaire pittoresque décrivant largement les coutumes provinciales de l'époque.

La France était encore en cours de libération et le pays faisait face entre autres choses à des problèmes de transports ferroviaires chaotiques. Je voyageai sur ce que je trouvai, un train vers le sud qui après avoir avancé à une allure d'escargot arriva enfin à Montélimar, à 25 km de Grignan. En effet, les Allemands durant leur retraite devant l'avancée de la Première Armée Française avaient fait détruire tous les ponts qui franchissaient le Rhône. En

l'absence de tout camion ou autre véhicule à roue, Je commençai donc à pied ma route vers Grignan. Grâce à l'entrainement physique que j'avais reçu, je couvris les 25 km depuis Montélimar comme de rien et j'arrivai ainsi au « Moulin Dumas ». Là, comme une femme en sortait (il se trouva que c'était « Claire », je lui demandai si c'était là que demeurait ma sœur Margarita avec ses deux enfants. Elle me répondit qu'ils étaient bien là et les appela pour qu'ils sortent. Ma sœur Margarita me serra dans ses bras lorsqu'elle me reconnut, bien que d'abord elle me confondit avec mon frère Enrique. En effet, à cause du manque de communication entre la France occupée et le reste du monde, elle ignorait tout de mon engagement dans les Forces Françaises Libres. Elle fut donc très surprise et heureuse de découvrir que c'était son frère André qu'elle embrassait. Nos retrouvailles furent inoubliables. Polo que j'avais tenue dans mes bras, juste avant le retour de mes parents à Mexico était maintenant une fillette de 10 ans et je fis connaissance pour la première fois avec son frère Patrick alors âgé de 5 ans.

Nous n'avons pas arrêté de parler de la famille, de tout ce qui nous était arrivé et de ce que nous avions enduré. Margarita me parla des souffrances sous l'occupation allemande, des nombreuses exécutions sommaires de citoyens innocents faites sur la place principale de Grignan et de Dieu sait quelles autres sauvageries. Elle me montra aussi l'endroit où elle avait caché des armes à l'intérieur de la maison, armes que nous déterrâmes. Elle avait couru là un risque effroyable. Les fouilles des Allemands n'avaient jamais découvert la cachette, mais si cela avait été le cas, cela aurait signifié

une mort immédiate pour tous les habitants du « Moulin Dumas »

Je me présentai au bureau de Police de Grignan car c'était une obligation pour tous les militaires en permission. Ils me prêtèrent une bicyclette qui s'avéra très utile pour les déplacements.

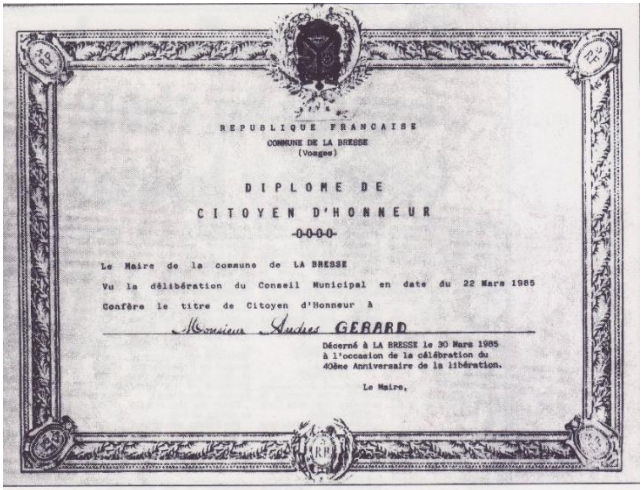
Les jours passé avec Margarita et ses enfants furent inoubliables, comme un moment de calme après une tempête, mais ils passèrent trop vite. Le moment des aurevoirs, des larmes et de la séparation arriva, avec l'espoir de se revoir.

Je ne me souviens pas de ce que j'ai fait avec la bicyclette, mais je suis retourné à Montélimar, j'ai pris le premier train qui partait et j'arrivai finalement à Paris.

Je me présentai de nouveau au quartier général du BCRA pour savoir ce que le futur me réservait. C'est là qu'un lieutenant ou un capitaine confortablement installé dans son fauteuil et qui avait probablement déjà envoyé un certain nombre d'agent à la mort me demanda si j'étais prêt à mener une autre mission qui consistait à me parachuter dans un camp de prisonniers de guerre en Allemagne. Je lui dis que j'étais prêt à mourir pour la France, ce que j'avais déjà montré mais que cette mission était de la pure stupidité. En effet, d'abord je ne voyais pas ce que je pourrai faire au milieu du camp de prisonnier et qu'il y aurait certainement de terrible représailles en réponse à cette mission. Je lui dis que de plus, une fois que je serai dans le camp, les Allemands me trouveraient immédiatement pour plusieurs raisons : d'abord ma jeunesse (j'avais alors 19 ans), ensuite ma bonne condition physique et l'absence de passé commun avec les prisonniers puisque toute mon passé et mon éducation

antérieurs à l'école militaire des Cadets s'était déroulée au Mexique. Même mon vocabulaire serait certainement différent du leur. Je lui dis que je voulais continuer à combattre les Allemands mais de préférence dans une unité combattante. Et comme mon frère Enrique servait dans la 2ème division blindée je demandai et reçu l'autorisation de la rejoindre. Je reçu mon ordre de mission et je partis vers l'est en faisant de l'auto-stop avec les camions des convois de fournitures que les Américains dirigeaient vers les zones de combat. C'était véritablement un flot incessant de véhicules presque pare-chocs contre pare-chocs - et très impressionnant.

En voyant ces convois, vous réalisiez la puissance industrielle gigantesque des USA et aussi que cette puissance était orientée à cent pour cent pour l'effort de guerre.



REPUBLIQUE FRANCAISE
COMMUNE DE LA BRESSE
(Vosges)

DIPLOME DE
CITOYEN D'HONNEUR
-0-0-0-

Le Maire de la commune de LA BRESSE
Vu la délibération du Conseil Municipal en date du 22 Mars 1985
Confère le titre de Citoyen d'Honneur à
Monsieur Andrés GERARD

Décerné à LA BRESSE le 30 Mars 1985
à l'occasion de la célébration du
40ème Anniversaire de la libération.

Le Maire,

La Bresse Honorary Citizenship Diploma.



Région

La Bresse martyre en 1944

L'automne le plus long commémoré hier avec éclat

Les personnalités

Reportage de Michel LAXE NAIRE et Gaston CURIEN

M. Andrés Gérard citoyen d'honneur de La Bresse

French newspapers clippings during the fortieth Liberation Anniversary of La Bresse.

IV – À la 2e DB en France et en Allemagne

Je rejoignis le théâtre d'opération de la 2e DB et trouvai le bataillon d'Enrique, le 22e FTA, l'unité d'artillerie anti-aérienne qui était montée sur des camions GMC. Les retrouvailles avec Enrique eurent lieu dans les Vosges et furent aussi pleines d'émotions qu'elles l'avaient été la fois précédente à l'École militaire en Angleterre. Il me présenta au commandant de son unité, un officier nommé Lancrenon (qui fut tué plus tard durant la guerre d'Indochine). Le bataillon était divisé en batteries – l'équivalent des compagnies en termes d'infanterie. Pour protéger les batteries, chacune disposait d'un groupe dénommé « Groupe Franc » - l'équivalent d'une section d'infanterie. La principale mission des « groupes Francs » consistait à protéger les canons anti-aériens contre les infiltrations ennemies dans les nombreux cas où les batteries se trouvaient en première ligne, lorsqu'elles étaient alors exposées aux attaques ennemies. Le commandant du bataillon me plaça immédiatement au commandement du groupe affecté à la troisième batterie. C'est le capitaine Malibas qui commandait cette batterie. Le groupe franc était composé des volontaires qui avaient rejoint la division lors de son passage à Paris et la plupart d'entre eux étaient des Parisiens.

Peu de temps après, le 21 novembre, une brillante manœuvre effectuée par la 2e division sous le commandement du général Leclerc permit de mettre fin à

la résistance des Allemands autour du col de Saverne, dans les montagnes situées légèrement au nord de l'endroit où j'avais été parachuté. Le col de Saverne était le passage qui permettait de franchir la montagne et de déboucher sur la plaine d'Alsace, ce qui permettait de libérer la ville de Strasbourg par un mouvement éclair. Les premiers chars de la 2e DB qui pénétrèrent dans Strasbourg y trouvèrent la police militaire allemande encore en train de diriger la circulation dans les rues de la ville. La division atteignit presque le pont de Kehl qui permet de traverser le Rhin pour passer en Allemagne, mais la garnison allemande réagit et les tirs des forts et des blockhaus qui entouraient le pont bloquèrent l'avance des Français pour un certain temps. Aussi la Division ne réussit-t-elle pas à franchir le pont et à pénétrer en Allemagne par surprise. La population strasbourgeoise devint folle de joie, et en dépit des tirs d'artillerie effectués depuis l'autre rive du Rhin, et des avions Messerschmitt qui mitraillaient les maisons et les rues, les drapeaux français surgirent sur tous les bâtiments et à toutes les fenêtres. En dépit du danger, toute la population se précipita dans les rues pour acclamer leurs libérateurs. Ce fait d'arme valût à la division de gagner une décoration américaine dénommée la "*Presidential Unit Citation*" et le droit pour tous les membres de la division de porter cette décoration. Plus au sud, la première armée française fut retenue par la résistance allemande dans les Vosges et près de la frontière suisse ce qui la ralentit dans sa progression vers le nord.

La 2e DB commença ensuite à marcher vers le sud afin de rejoindre la première armée et de couper l'armée allemande des Vosges. A cause de la résistance tenace des Allemands, cette opération fût très difficile et sanglante. Himmler avait pris en personne le commandement des défenses de la forêt noire et de l'Alsace. Au contraire de ce qui avait été espéré, non seulement les Allemands ne quittèrent pas l'Alsace, mais ils reçurent une grande quantité de renforts et de matériels. De plus l'avance de l'hiver fit tomber les températures en dessous de zéro, et apportât des chutes de neige et des pluies verglacées ce qui entrainât des inondations et de nombreux blocages. A plusieurs occasions, je participai avec mon groupe franc à des actions menées par un groupe formé de plusieurs unités (chars, infanterie, etc) réunies sous le commandement d'un même officier (généralement un commandant ou un lieutenant-colonel). Le groupe avait alors un ou deux pelotons de chars, une compagnie d'infanterie, des sapeurs, une unité médicale, etc, dans le but d'atteindre un objectif bien spécifique ─ par exemple, la capture d'un bourg, d'une crête de collines ou de conquérir et de tenir un carrefour.

En compagnie des fantassins du régiment de marche du Tchad, nous nous entassions sur la plate-forme arrière des chars, derrière la tourelle jusqu'à ce que commencent les tirs. Nous fournissions ainsi des paires d'yeux supplémentaires qui remédiaient au manque de visibilité des chars et nous les protégions ainsi contre les tireurs ennemis cachés dans des trous de renard et armés des redoutables Panzerfaust, l'équivalent allemand du bazooka. Dès que commençait le combat, nous combattions comme des fantassins, en accompagnant les

chars. Une nuit de décembre, au milieu d'une tempête de neige, nous reçûmes soudain l'ordre de changer de direction. Nous fîmes immédiatement demi-tour et nous nous dirigeâmes à toute vitesse vers le nord. Je n'ai jamais eu aussi froid dans ma vie qu'à ce moment, en roulant dans ma jeep découverte. C'est à cette époque que les Allemands ont fait leur dernier essai désespéré pour percer les lignes alliées, ce qu'elles ont presque réussit à faire. Les livres d'histoire évoquent cet épisode comme étant la bataille du saillant de Bastogne, l'offensive allemande qui a commencé le 16 décembre 1944 dans les Ardennes. Le Haut commandement allié ordonna alors à toutes les unités qui se trouvaient dans le voisinage de foncer aussi vite que possible pour renforcer les défenses alliées et arrêter ce qui allait être la dernière grande opération allemande sur le front ouest.

Au commencement de mars 1945, la 2e DB fut envoyée en repos près de Châteauroux afin que tous ses effectifs puissent recevoir un repos bien mérité. Cette coupure servit aussi pour procéder à la maintenance des matériels et remplacer les véhicules et les armes. De nouvelles troupes furent aussi incorporées à la 2e DB en remplacement des pertes subies durant les combats.
Durant cette période, la Division expédiât quelques unités pour achever la réduction des poches de résistance allemandes encore actives dans la ville de Royan et sur la côte atlantique, poches que les Forces Françaises de l'intérieur n'avaient pas encore pu réduire.

Durant ces jours de repos, j'ai eu une très agréable aventure avec une jeune femme qui tenait une petite boutique de parapluies à Châteauroux. La boutique s'appelait « à mon joli parapluie » et sa jolie propriétaire

m'a aidé à retrouver ma bonne humeur et mon calme. Pour la majorité des troupes, notre passage à Châteauroux fut consacré au repos et pour les nouvelles recrues, ce fut une période d'entrainement et d'équipement. J'ai eu la chance de revoir mon frère Enrique à plusieurs occasions. A Strasbourg, nous avions « récupéré » une Mercedes Benz abandonnée. Croyant que nous allions rester inoccupés, nous avons pensé que nous pouvions utiliser utilement la voiture en allant jusqu'à la maison de famille à Cannes, sans demander la permission correspondante. Nous sommes donc partis pour Cannes, mais après quelques kilomètres, l'embrayage commença à dérailler. Nous décidâmes que nous ne réussirions pas à atteindre Cannes et nous reprîmes la direction du camp de la 2e DB. Mais oh, terrible surprise, les ordres de marche venaient juste d'arriver pour diriger la 2e DB à marche forcée vers l'Allemagne afin de prendre part aux derniers combats. S'il n'y avait pas eu cet embrayage détraqué, Enrique et moi ne serions pas rentrés à temps et nous aurions été portés comme « absents sans permission » ce qui en temps de guerre nous aurait valu de sérieux ennuis pour ne pas dire plus.

Nous sommes entrés en Allemagne, poursuivant des troupes allemandes qui se rendaient à nous plus volontiers que ne le faisaient celles qui étaient sur le front Russe. Elles eurent une mauvaise surprise en réalisant que ceux qui les capturaient n'étaient pas des Américains. Bien qu'ayant le même équipement, les mêmes uniformes et les mêmes véhicules, nous étions des Français.

Nous avons traversé Landsberg, un endroit célèbre ou Hitler avait écrit son livre « Mein Kampf » alors qu'il était en prison. Nous avons également traversé la ville de

Kaufering dans laquelle Mr Maurice Schumann, l'un des ministres du général de Gaulle arriva à notre camp et y passa la nuit. Comme souvenir de cet évènement, j'ai gardé un livre intitulé « Honneur et Patrie » contenant les discours que Mr Schumann avait prononcés à Londres à la B.B.C. durant l'occupation de la France afin de relever le moral des Français. Ce livre est autographié par lui à mon intention et mentionne note rencontre dans cette ville.

Plus tard, nous sommes passés à un endroit où il y avait un camp d'extermination Nazi. Lorsqu'ils ont vu notre colonne de véhicules arriver, ces bandits ont rassemblés toutes les pauvres âmes en détention dans une baraque et y ont mis le feu.

Nous avons trouvé fort irritant que la population civile locale prétende qu'elle ignorait tout de ces atrocités et voulait que nous la croyions

Nous avons continué à avancer en Allemagne et nous avons pu voir en les traversant que les magnifiques autoroutes avaient été converties en pistes d'aviation de la Luftwaffe. Sur l'un des côtés de l'autoroute, il y avait des centaines de biréacteurs Messerschitt ME-262 parqués ailes contre ailes. Ils n'ont pas pu être totalement utilisés à cause du manque de carburant et de l'avance éclair des Alliés. S'ils avaient pu être employés sur une grande échelle, ces biréacteurs auraient pu détruire facilement les avions alliés beaucoup plus lents et dotés de propulseurs à hélices.

Nous sommes ensuite arrivés à Munich où nous avons trouvé les rues désertes. Par chance, je suis passé devant une imprimerie qui imprimait le « Volkischer Beobachter », le journal officiel du parti Nazi. L'édition du samedi 29 avril 1945 que le public n'avait pas pu lire et qui n'a jamais quitté l'imprimerie était encore sur les machines à imprimer. J'en ai gardé un exemplaire à titre de souvenir de notre avance à travers la Bavière.



100a. Ausgabe / 86. Jahrgang Einzelpreis 15 Rpf. 100a. Ausgabe / München, Sonntag, 29. April 1945

VÖLKISCHER BEOBACHTER

Kampfblatt der nationalsozialistischen Bewegung Großdeutschlands

Krawall feiger Deserteure in München niedergeschlagen

Ein Anschlag gegen die Ehre der Münchener Bevölkerung kläglich mißlungen

Kleiner Verrat eines Gernegroß

Niemand folgt dem, der Deutschland verrät

Aufruf des Gauleiters an die Bevölkerung des Gaues München-Oberbayern

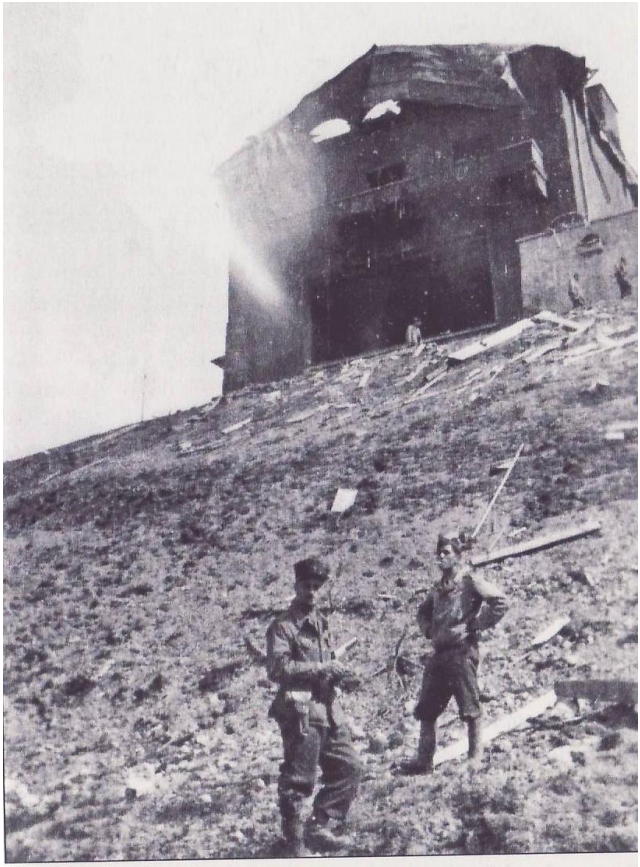
Das höchste Gut

Gauleiter Giesler und Oberbürgermeister Fiehler sprachen im Rundfunk zur Bevölkerung

1945 End of Nazism.
Last sample of the Nazi Party Official newspaper that the Germans never read because of our lightening advance. I picked it up in the printing house in Munich.

Ensuite, nous avons continué à poursuivre les troupes allemandes. Il y avait une sorte de compétition entre la 2e DB et la 101e division américaine de parachutistes qui s'appelait les « Aigles hurlants » sans doute parce que leur insigne était une tête d'Aigle. La compétition consistait à savoir qui arriverait le premier à Berchtesgaden au fameux nid d'aigle d'Hitler. Ce sont les

unités de reconnaissance de la 2e DB qui sont arrivées les premières au refuge d'Hitler de Berchtesgaden situé dans la montagne en bordure de l'Autriche (le 4 mai 1945 je crois) et ce faisant ont battu en cela les parachutistes américains. Hitler n'était pas là car il s'était suicidé dans son bunker de Berlin peu de temps avant.



Hitler's house in Berchtesgaden. A. Gérard smokes a victory cigar alongside another French officer.

Il y avait une résistance sporadique de quelques troupes SS fanatiques mais nous atteignîmes le nid d'aigle situé au sommet d'une montagne d'où il y avait une vue spectaculaire sur les vallées environnantes. On raconte que c'est de là qu'Hitler tirait ses visions de grandeur.

Dans les caves et les souterrains creusés dans l'ensemble des bâtiments de Berchtesgaden, nous trouvâmes des centaines de bouteilles de vins français et toutes sortes d'objets et de marchandises que les Allemands avaient volées en France. J'ai trouvé une Ford Sedan quatre cylindres allemande abandonnée et aussi une auto Horch Union 2 convertible avec un capot très allongé et un gros moteur et tout plein de chevaux. J'ai encore également un parchemin donné à Hitler par la ville de Koblentz le 20 mars 1933. Ce parchemin est un diplôme qui le nomme citoyen honoraire de la ville de Koblentz.



Figure 1Ford sedan 1934



Figure 2- Cabriolet 3 Horch union 1938

Il fut décidé que les Américains prendraient en charge l'occupation de cette région et la 2e DB fut renvoyée en France. La guerre était terminée.

Sur le chemin du retour, à un point de contrôle, un colonel américain commença à me disputer le droit de garder le cabriolet Horch en me menaçant d'une accusation de pillage. Afin d'éviter les problèmes, je n'eus pas d'autre choix que de lui laisser cette magnifique automobile. De toutes façons, elle aurait été beaucoup trop voyante pour un simple sous-lieutenant.

Nous étions en plein euphorie et le simple fait d'avoir survécu nous laissait intoxiqués. L'ingestion des bouteilles que nous avions trouvées y contribua également. Tous nos véhicules, Jeeps, half-tracks, GMC, etc., étaient bourrés de caisses de vins français et notre convoi avait pris l'apparence d'une compagnie de nomades ou de romanichels.

Nous sommes retournés en France et la 2e DB s'installa près de Paris. Le 18 juin 1945, il y eut un grand défilé à Paris auquel la 2e DB prit part au milieu d'autres unités et c'est elle qui reçut le plus d'applaudissements.

Malheureusement, je n'y ai pas participé. Le 21 juin, le général Leclerc me remit la croix de guerre avec étoile de Bronze (Ordre général 88 de la 2e DB) pour ma participation à la Résistance et au corp franc de la 3e batterie du 22e FTA. Mon frère Enrique et moi reçûmes une permission et cette fois, nous partîmes pour Cannes où nous avons passé des moments inoubliables.

Un détail particulier de notre séjour à Cannes fut qu'il y avait là tout un groupe de soldats brésiliens profitant de leur permission. J'ignorais que le Brésil avait envoyé un corps expéditionnaire en Italie. Cette force expéditionnaire comptait 25 000 hommes (deux divisions) et prit part à la sanglante campagne d'Italie. Leur aviation a mené 445 missions, 2 546 sorties offensives en 6 144 heures de vol et a lâché 10 010 tonnes de bombes sur les ennemis. Je pense que peu de gens ont connaissance de cette participation brésilienne à la seconde guerre mondiale.

A Cannes, nous avons eu une aventure amusante lorsque nous avons loué un voilier pour aller aux iles « de Lérins » et « Sainte-Marguerite » à quelques 5 ou six miles de Cannes en Méditerranée. Sur notre chemin de retour, notre mât a eu un accident et la voile s'est affaissée. A cause de cela, nous sommes revenus au port de Cannes avec deux ou trois heures de retard sur l'horaire convenu. La personne qui était responsable des voiliers a commencé à nous le reprocher en criant avec toutes sortes d'exagérations, se plaignant de notre retard de façon particulièrement désagréable jusqu'au point d'abuser de notre patience.

Nous l'avons arrêtée net en lui répondant que c'était de sa faute si le voilier était en si mauvais état et qu'elle aurait pu commettre un crime en risquant la vie de deux officiers de la glorieuse armée française ! Plusieurs personnes qui se promenaient sur la Croisette commencèrent à se rassembler autour de nous et prirent ostensiblement notre parti. Plein de remord, le loueur de voiliers se tut et pour éviter tout autre problème et ne nous fit même pas payer le prix de la location.



In Marseille with my nephew Patrick,
just before my departure for Indochina.

La guerre était terminée en Europe, mais elle se poursuivait en Extrême-Orient où les Américains d'une part dans le Pacifique, et les Anglais d'autre part dans l'océan Indien et en Birmanie continuaient à combattre les Japonais qui opposaient une résistance fanatique et suicidaire.

Des éléments de la 2e DB furent rassemblés pour former le « Groupement de marche de la 2e DB » qui devait être envoyé en Indochine pour combattre les Japonais. Cette unité devait être dirigée sur le théâtre d'opération anglais d'Extrême-Orient qui était sous le commandement du général Mountbatten. Le quartier général de l'amiral commandant en chef du secteur britannique se trouvait sur l'ile de Ceylan connue aujourd'hui sous le nom de Sri-Lanka et était basé à Kandy, un endroit célèbre pour ses jardins botaniques.

Je fus détaché dans ce groupe, cette fois au 4ème bataillon du « Régiment de marche du Tchad » (IV R.M.T.) et affecté à l'état-major. L'officier commandant le GM-2e DB[4] était le lieutenant-colonel Massu. Le commandant du 4e RMT était le commandant Dronne qui était devenu célèbre parce qu'il avait été l'un des premiers soldats de la 2e DB à pénétrer dans Paris alors que la ville était en train de se libérer des Allemands. Il était alors capitaine de la 9ème compagnie du R.M.T. de la 2e DB. Il faut aussi noter que la libération de Paris fut menée avec l'aide des FFI. Un autre point intéressant est que les soldats de cette compagnie étaient presque tous des Espagnols (d'ancien républicains), de même que le commandant du 3ème bataillon dont faisait partie la 9ème compagnie, un certain Putz qui est tombé glorieusement à

[4] Groupement de marche de la 2e DB)

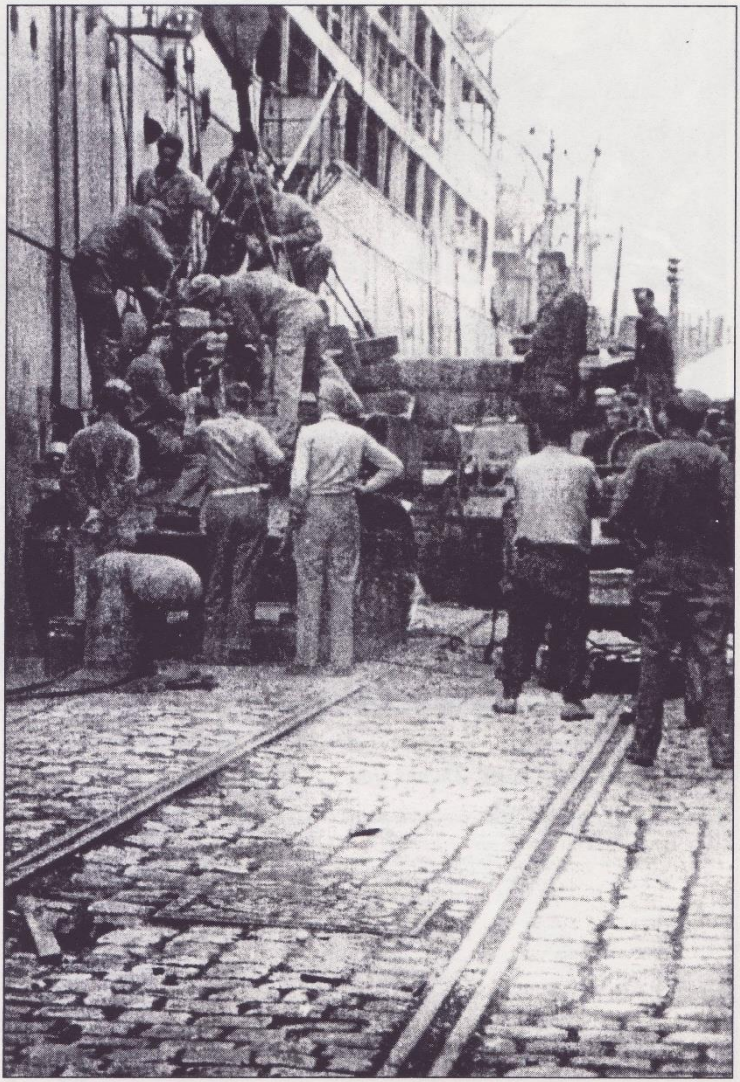
la tête de ses hommes durant la campagne d'Alsace des troupes françaises.

Ma sœur Margarita et ses deux enfants étaient revenues dans leur appartement à Marseille après que son mari Jean Forcella eut été libéré d'un camp allemand de prisonniers de guerre. Il avait passé près de cinq ans en captivité et ce furent les troupes russes qui l'avaient libéré à leur arrivée à l'Oflag (camp de prisonnier pour officiers). J'ai passé de très bons moments avec eux chaque fois que mes obligations militaires me laissaient du temps libre.

Les deux bombes atomiques se sont succédées sur Hiroshima et Nagasaki et les Japonais ont capitulé. A la suite de quoi, nos ordres ont changé. On nous dit que nous irions tout de même en Extrême Orient, mais qu'au lieu de la Birmanie, nous allions aller en Indochine pour y recevoir la capitulation militaire des Japonais et rétablir la souveraineté française sur cette péninsule.

La majorité d'entre nous pensaient que ce serait des vacances avec une croisière en bateau suivie par un piquenique en Indochine et qu'au lieu de faire la guerre, nous allions faire du tourisme et prendre des photos. Je possédais une camera Leica qui avait autrefois appartenu à l'Aviation Allemande (« Luftwaffe Eigentum »), appareil que j'avais récupéré dans un dépôt abandonné. L'appareil était monté sur les ailes d'un Messerschmitt ME-109 et était déclenché par l'utilisation des mitrailleuses ou du canon placés dans le nez de l'avion, de façon à filmer les résultats des tirs. Comme je n'avais pas de viseur, je la pointai à l'estime ou en me servant des son côté pour cadrer mes prises de vue.

A Marseille, nous avons eu beaucoup de problèmes avec les mafias qui contrôlaient presque tous les bars, le marché noir et la zone des docks. De nombreux soldats avaient été attaqués et battus par ces bandits. Comme tout a des limites, après un incident particulièrement grave dans un bar, un groupe de soldats étaient retournés devant le bar avec une jeep dotée d'une mitrailleuse de calibre 50 et avaient lâché quelques rafales sur l'établissement. Grâce à Dieu, personne ne fut tué ou blessé, mais le bar fut partiellement détruit. Les attaques contre les membres du groupement cessèrent immédiatement. J'ai cru comprendre que les enquêtes menées ultérieurement n'ont trouvé aucun coupable mais qu'il fut recommandé de ne pas répondre de façon aussi spectaculaire aux provocations.



Loading a tank aboard a ship bound for Indochina, in Marseille.

V. L'INDOCHINE

La flottille qui allait nous amener en Indochine comprenait entre autres navires le porte-avions « Béarn », le croiseur « Suffren », le croiseur léger « La Gloire » et les paquebots « Ville de Strasbourg », « Pasteur » et « Quercy ». Le « Ville de Strasbourg » sur lequel j'embarquai arriva finalement à quai et nous commençâmes à embarquer les jeeps, les Half-tracks, les camions blindés. Les troupes embarquèrent en dernier et enfin nous fîmes route vers l'Indochine.

Je dû partager ma chambre avec un officier de haut rang et manifestement le lit était pour lui et le sofa pour moi.

Nous avons passé le détroit de Messine la nuit et nous avons pu voir le feu d'artifice spectaculaire du volcan Stromboli qui était en activité. Le voyage a continué à travers la Méditerranée qui était calme et ensuite à Port Saïd qui est l'entrée du canal de Suez. Le « Ville de Strasbourg » y a fait escale durant trois ou quatre jours pour charger des provisions et durant l'escale, nous avons pu débarquer à tour de rôle. La colonie française installée là nous a reçus et fêtés de manière splendide. J'ai rencontré là une très jolie fille dont le père était un pilote de la compagnie du canal de Suez. Nous sommes tombés amoureux au premier regard et nous avons convenu que si c'était la volonté de Dieu que je reste vivant, je viendrais la chercher à mon retour en France. Toutefois, l'Homme propose et Dieu dispose. Après mes aventures en Indochine et à mon retour en Egypte, je découvris qu'elle ne m'avait pas attendu et qu'elle s'était mariée.

Nous avons commencé la traversée du canal de Suez et il faisait très chaud. La région que traversait le canal était aride, rien que du sable sans aucune végétation des deux côtés du canal. A quelques mètres de notre navire, devant comme derrière, il y avait des voiliers transportant des marchandises sur le canal. C'étaient des boutres égyptiens typiques. Sur la berge, à quelques jets de pierre de nous, il y avait des caravanes de chameaux transportant des marchandises. Nous avons passé Ismaïlia, une oasis du désert et nous sommes arrivés dans la mer Rouge.

Pour garder les troupes occupées, nous faisions des séances de gymnastique, nous organisions tous les jours sur le pont des courses en relais et d'autres activités. Nous organisions aussi des conférences sur toutes sortes de sujets portant sur l'histoire, la géographie et plus particulièrement sur les pays traversés. Tout au bout de la mer Rouge, nous avons jeté l'ancre quelques heures devant Djibouti puis nous sommes entrés dans l'océan Indien où nous avons passé plusieurs jours sans évènement particulier puis nous sommes arrivés en vue de Ceylan et nous avons fait escale dans le port de Colombo. Nous sommes restés là deux ou trois jours durant lesquels je suppose que les autorités françaises ont pris contact avec l'amiral Mountbatten qui commandait encore ce théâtre d'opérations. Nous sommes ensuite repartis et nous avons traversé le détroit de Malaga en plein jour, en passant très près de la côte durant sa traversée. Depuis le navire nous pouvions voir quelques très belles résidences qui n'avaient pas été détruites par les Japonais. Nous sommes ensuite arrivés à Singapour où nous avons fait escale quelques heures, puis nous avons poursuivi en direction du cap Saint-Jacques à l'extrême sud de l'Indochine, puis vers le

delta du Mékong. Notre destination était Saïgon, qui est la capitale de la Cochinchine et un important port de mer situé sur la rivière, à quelques kilomètres à l'intérieur des terres, comme la Nouvelle-Orléans. Comme le jour se levait, ma curiosité m'a poussé sur le pont pour regarder comment se comportait le navire à travers les terres. La campagne était magnifique, toute verte et cultivée avec des bananiers, des palmiers et des rizières. J'étais perdu dans mes pensées lorsque soudain un son métallique semblable à un caillou lancé contre une paroi du navire m'a rappelé à la réalité, suivi un peu plus tard d'un autre et encore d'un autre. Il m'a fallu quelques minutes pour réaliser qu'il ne s'agissait pas de cailloux mais de balles tirées depuis la berge de la rivière. Je ne pouvais pas y croire pensant que ces balles étaient tirées par quelque lunatique puisque la guerre était terminée.

Ces tirs étaient comme un avertissement prémonitoire de ce que quelque chose n'allait pas et que la croisière touristique allait se transformer en quelque-chose de terrible fort différent de l'image rose que nous avions anticipée.

Nous sommes arrivés à Saïgon où nous avons accosté, déchargé le matériel et débarqué les troupes pour nous diriger vers ce qui devait être notre camp dans la région de Cho Lon. La ville était calme et les troupes japonaises, encore armées circulaient calmement en ville. En ville, il y avait également une Division britannique de Ghurkas qui venait d'arriver comme nous pour recevoir la capitulation des Japonais, désarmer leurs troupes et les ramener chez elles.

La population vietnamienne vivait en paix et il n'y avait alors qu'une minorité de partisans de Ho Chi Min.

Les jours précédant notre arrivée, le Viet-Minh redouté avait organisé un massacre des Européens. Les troupes japonaises qui contrôlaient la région n'avaient rien fait pour l'empêcher.

Les premières opérations menées pour libérer les villes de My Tho, Tay Ninh and Go dau Ha de la terreur Viet-Minh ont commencé. Je participai à ces opérations et c'est là que nous avons souffert nos premières pertes.

Je travaillais près de Go dau Ha, à l'Etat-Major du 4e RMT comme aide de camp du capitaine Grall, commandant en second du bataillon. Nous étions proches de la célèbre et redoutée plaine des Joncs, une zone marécageuse qui servait de refuge au Viet-Minh. C'est là que j'ai assisté comme observateur, puisque je ne commandais aucune troupe à un combat sanglant entre le 4e RMT et le Viet-Minh. Durant ces combats, il y avait des soldats indochinois qui étaient dans nos rangs et appuyaient nos troupes.

A la fin des combats, j'ai eu un terrible choc lorsque j'ai vu que les troupes indigènes revenaient en tenant à la main les têtes tranchées de leurs ennemis tenues par les cheveux. Cette barbarie était des représailles contre les troupes Viet-Minh qui lorsqu'elles entraient dans un village de la région exerçaient leur vengeance sur ceux qui ne coopéraient pas avec elles, en tuant tous les civils qu'ils rencontraient. A Go dau Ha, sur la rivière Mékong, on voyait flotter les corps de Vietnamiens exécutés et horriblement mutilés par le Viet-Minh avec souvent leurs parties génitales coupées et accrochées par une tige de bambou en travers de leur bouche.

J'ai d'autres souvenirs du temps passé à Go dau Ha et ils s'associent avec l'odeur de l'huile de cocotier rancie.

L'huile de cocotier était utilisée pour toutes sortes d'usages, à la fois pour coiffer les cheveux, cuisiner ou éclairer en l'utilisant dans des lampes avec une mèche. Je ne sais pas ce que ces lampes produisaient le plus de la lumière ou de cette fumée qui empestait l'huile de cocotier rancie.

Le premier régiment d'infanterie coloniale 1er RIC est ensuite arrivé en Indochine. Bien qu'il ait aussi souvent participé aux combats, sa principale mission était d'occuper le territoire et d'y installer des garnisons alors que notre mission consistait à avancer et à libérer les territoires occupés par le Viet-Minh

Je continuai à être affecté à l'état-major du 4e RMT et à l'occasion, j'accompagnai des groupes lors de combats ou de missions de reconnaissance.

Lors d'une opération qui avait pour objectif de libérer la région dite des « Terres rouges », une zone couverte de grandes plantations de caoutchouc (hévéa), la section du capitaine Djanbekoff (un ancien officier tsariste) qui était commandée par le sous-lieutenant Nidelet tomba dans une embuscade. Durant l'échange de coups de feu, une balle traversa le pare-brise du half-track de Nidelet en passant par la fente de vision du blindage. Grâce au fait que Nidelet était dressé à ce moment-là, la balle le blessa à la cuisse au lieu de le frapper à la tête. C'est de cette manière que j'ai hérité de cette section et que j'ai quitté l'état-major du 4e RMT. La section comprenait cinq half-tracks transportant 10 hommes et commandés par un sergent. Il y avait un half-track de commandement à bord duquel je me tenais, deux half-

tracks chargés de fusiliers, un half-track portant un mortier et le dernier portant un canon anti-char de 57 millimètres.

Les ordres reçus consistaient à poursuivre les Viet-Minh et à libérer la région. Je ne sais pas si j'ai mal compris l'ordre qui imposait de n'avancer que jusqu'à un certain point mais le fait est que ma section, emportée par le succès poussa son avance au-delà du point auquel elle aurait dû s'arrêter. Le commandant Dronne me réprima fortement et me menaça même de me retirer mes galons de sous-lieutenant car il pensait que mon avance avait compromis une grande opération qu'il comptait organiser le lendemain.

En fait, ce qui s'est passé est qu'au lieu de mettre l'ennemi sur ses gardes, nous avions déclenché une grande panique et que l'ennemi s'était retiré en désordre. L'objectif du lendemain avait été atteint par ma section sans aucune perte d'homme. A la lumière de quoi, le commandant Dronne, non seulement ne me dégrada pas, mais au contraire me félicita.

Nous avons ensuite atteint un village qui comprenait deux ou trois belles maisons au milieu des autres bâtiments. Elles me rappelaient un peu les maisons d'Acapulco. Elles étaient totalement abandonnées et nous ne savions pas ce qu'étaient devenus leurs habitants. Il s'agissait certainement de planteurs el les maisons devaient appartenir aux Directeurs de la Plantation et à leurs familles.

Lorsque nous nous sommes renseignés auprès de paysans du village, ils nous ont dit que les propriétaires étaient partis, mais qu'il y avait des Japonais dans une vallée, de l'autre côté de la grande route. J'ai laissé ma patrouille en position autour de ces maisons et j'ai avancé

avec mon Half-track dans la direction que m'avait indiquée les fermiers. En effet, à l'extrémité d'une petite vallée, il y avait là un camp japonais qui abritait une compagnie d'infanterie commandée par un capitaine qui se trouvait parler anglais. Je me sentais assez mal à l'aise car nous n'étions que dix soldats français en face de 100 soldats japonais en armes.

J'ai commencé à parler avec le capitaine japonais. Je ne me souviens plus exactement comment je m'y suis pris, mais j'ai réussi à le convaincre de joindre son contingent au mien pour balayer la plantation de caoutchouc située de l'autre côté de la grande route. Avec un capitaine japonais dirigeant 100 soldats japonais avançant en ligne accompagnés de quelque 30 soldats français au milieu et moi, sous-lieutenant français commandant toute l'opération, nous avons passé la plantation au peigne fin de bout en bout. Nous n'avons trouvé aucun Viet-Minh, mais je pense que cette opération a vraiment été un cas unique dans les anales de la Seconde Guerre Mondiale.

Le 24 décembre 1945, nous nous approchions de la région MOI lorsque nous subîmes de nouveau une embuscade. En préambule, de façon curieuse, à cause de la chaleur, j'avais retiré ma chemise que j'avais placée sur mon sac à dos afin qu'elle ne se salisse pas sur le plancher du half-track. La route était flanquée des deux côtés par la jungle tropicale qui en Indochine est très dense et parsemée d'arbres très hauts. Suivant la technique déjà maintes fois pratiquée, nous commençâmes automatiquement la manœuvre adaptée à de telles embuscades. Rester à découvert sur la route était très dangereux, aussi fallait-il entrer dans la jungle des deux côtés pour se mettre à couvert. ; mon sergent allant d'un

côté avec la moitié de la section et moi de l'autre côté avec l'autre moitié. Nous peignions alors la jungle chacun de notre côté afin de faire fuir l'ennemi. C'étaient des moments très intenses où nous devions combattre de près au corps à corps. Nous avions vraiment peur mais les ennemis aussi et souvent, après quelques minutes, ne pouvant supporter la pression, ils s'enfuyaient terrifiés.

Cette embuscade a causé plusieurs morts à l'ennemi mais malheureusement, l'un de mes hommes a été tué au moment où il descendait du half-track, sans doute par un sniper caché dans les arbres. Lorsque je suis revenu dans mon half-track, mon dieu, j'ai trouvé trois trous de balles dans ma chemise. Ce qui s'est probablement produit est qu'un autre sniper perché au haut d'un arbre, voyant ma chemise posée sur mon sac à dos et croyant voir un officier accroupis dans le véhicule avait tiré sur lui (en effet les half-tracks sont blindés sur les côtés mais n'ont pas de toit). En souvenir de cette aventure, l'un de mes soldats a pris une photo de moi devant le half-track en tenant ma chemise perforée.



Christmas 1945.
My shirt with bullet holes. Thanks God
I was not wearing it!

Dans la grande jungle indochinoise vit un peuple appelé les MOI qui sont les habitants originels de la région et différent ethniquement des Vietnamiens. Il y a très longtemps, les populations chinoises ont commencé à aller vers le sud, à s'infiltrer dans la péninsule indochinoise et à s'établir dans les régions basses et fertiles. Les populations MOI ont été repoussées dans la jungle et n'ont jamais sympathisé avec les descendants de cette immigration chinoise qui au fil des siècles sont devenus les Vietnamiens.

Les MOI vivent dans de petits villages et leurs habitations sont des chaumières bâties sur des pilotis à environ un mètre cinquante au-dessus du sol. Sur le sol situé sous les huttes, ils ont coutume de faire brûler des branches de bois vert de façon à ce que la fumée, en passant à travers les lattes des planchers de bambou chasse les moustiques et aussi réchauffe les huttes durant la saison froide. Les MOI étaient amicaux et la seule chose à laquelle nous devions veiller était à ce que les soldats ne s'approchent pas de leurs femmes. C'était l'un des rares endroits où nous pouvions dormir tranquillement sans une garde permanente car les Moi nous avertissaient de l'arrivée ou de la présence à proximité des Viet-Minh. Lorsque nous patrouillions dans la jungle, il était impressionnant d'entendre les cris des singes dans les arbres, les cris stridents des macaques et toutes sortes de bruits y compris les rugissements des tigres.

Chaque fois que ma patrouille stoppait pour camper, nous creusions des latrines suivant les règles ; cela consistait à creuser un trou dans le sol et à placer une paire de planches au-dessus. De cette façon, on pouvait s'accroupir au-dessus. En quittant le camp, on comblait le

trou, non seulement pour des raisons écologiques, mais aussi pour laisser aussi peu de traces que possible de notre présence. Une fois, alors que j'approchai d'une latrine récemment creusée et que je m'apprêtais à faire mes besoins, en me plaçant sur les planches, un énorme serpent est sorti du trou et s'apprêtait à me mordre dans un endroit que je préfère ne pas nommer. J'ai bondi hors du trou comme une fusée et la peur m'a même fait passer le besoin pour lequel j'étais venu.

Les half-tracks étaient utilisés pour nous transporter sur les routes et sur les piste et grâce à leur blindage, ils nous offraient une certaine sécurité. Mais par contre les patrouilles et les combats se faisaient toujours à pied. Nous marchions durant des kilomètres à travers les marais, les rizières ou la jungle et cela donnait lieu à de nombreux détours plus ou moins important lors des rencontres avec les Viet-Minh.

Toutefois, un commun dénominateur à toutes ces actions était que les sangsues réussissaient d'une façon ou d'une autre à pénétrer sous notre peau et à nous sucer le sang jusqu'au point d'en éclater. Si on se contentait de les arracher, une partie restait dans la peau et la blessure s'infectait rapidement. La seule façon de les détacher complètement de la peau sans qu'il ne reste rien consistait à appliquer une cigarette allumée sur la sangsue.

A l'occasion d'une opération au cours de laquelle nous remontions des basses terres et des rizières de Cochinchine, nous avons traversé Ban Me Thuot puis nous avons avancé en direction de Dalat dans les hautes terres. C'était un lieu de vacances préféré des Européens à cause de son climat tempéré. Nous sommes également passés

dans un endroit nommé « Les trois frontières » (Cochinchine, Cambodge et Annam).

Nous avons rencontré des rebelles à plusieurs endroits, mais nous avons toujours réussi à les battre sans trop de pertes de notre côté. Nous avons également réussi à faire à chaque fois quelques prisonniers.

A partir de Dalat, nous avons tourné vers la mer de Chine, en direction du port de Nha-Trang.

Nous avons dû utiliser la grand-route car dans cette région, il était impossible de faire rouler les véhicules en dehors de la route.

Lors d'une de nos rencontres avec l'ennemi, mon cher ami le lieutenant Mengel qui commandait un peloton de voitures blindées fut tué alors qu'il été retourné chercher l'un de ses hommes qui était blessé et resté à terre.

Notre ordre de bataille changeait chaque jour et chaque unité prenait la tête de la colonne à tour de rôle. Bien sûr, ce sont ceux qui occupaient la tête de la colonne qui étaient les premiers à essuyer les coups de feu et à affronter la résistance de l'ennemi. Le 25 janvier, c'était à ma section de rouler en tête. J'avais reçu mes ordres la veille alors que nous campions sur le bord de la Route. Je ne sais pas ce qui s'est passé mais il se trouve que mes hommes sont restés endormis et que c'est le bruit des moteurs des autres véhicules de la colonne en train de démarrer qui m'a réveillé.

Paniqué, j'ai réveillé tout le monde en criant. Nous sommes rapidement montés à bord et avons démarrés, nos véhicules ayant fait le plein la veille. Une fois sur la grand-route, nous avons dépassé un par un tous les véhicules du convoi jusqu'à ce que nous arrivions en tête, juste derrière la voiture blindée en tête de colonne. Mon peloton était embarqué sur des GMC au lieu de half-tracks car nous d'avions plus assez de chenilles pour les half-tracks. Je vous expliquerai plus tard pourquoi nous manquions de pièces de rechange.

Ayant enfin atteint la tête de la colonne, mes nerfs se sont peu à peu calmés. Cela aurait été un grave manquement à mes devoirs si ma patrouille n'avait pas occupé la place qui lui était assignée dans la colonne … et l'assurance d'une cour martiale pour son officier.

Nous roulions à dix ou quinze kilomètres par heure lorsque le blindé qui nous précédait s'est arrêté et a commencé à tirer avec son canon de 37 millimètres. Nous pouvions également entendre de nombreux tirs venant de devant, tirés principalement de l'autre rive de la rivière.

Le modeste pont de la rivière avait sauté et les Viet-Minh étaient enterré sur l'autre rive. Nous avons immédiatement sauté à bas des véhicules. Comme en beaucoup d'autres occasions, mon sergent est passé à gauche de la route avec une partie de la section et moi à droite avec un deuxième groupe. Nous sommes entrés sous le couvert des arbres et avons progressé vers la rivière et le pont détruit qui empêchait notre avance et d'où venaient les tirs ennemis. Avec une partie du groupe que je commandais, nous sommes entrés dans la rivière qui coulait au fond d'un petit ravin. Une fois-là, je vis que les tirs venaient d'une mitrailleuse placée juste en face de nous mais que grâce à la pente qui menait à la rivière, les balles passaient au-dessus de nos têtes et s'enfonçaient dans la berge derrière nous sans pouvoir nous atteindre.

L'ennemi comprit également cela et afin de nous éliminer, commença à nous jeter des grenades qui roulèrent jusqu'à nous. J'ai rapidement réalisé que si nous ne bougions pas, ils allaient tous nous tuer, mais que si nous essayions de battre en retraite et de grimper sur l'autre berge, nous serions touchés par leur tir ce qui ne nous laissait pas d'autre alternative que de prendre d'assaut le blockhaus situé à dix mètres devant nous. A mon commandement, le groupe se releva et nous courûmes les trois mètres de dénivellation qui nous séparaient de la position Viet-Minh. Je me souviens d'avoir vu comme dans un rêve les flashs de la mitrailleuse

qui contrastait avec la noirceur de l'embrasure du blockhaus à travers laquelle elle tirait, juste en face de moi. Nous étions déjà au haut du blockhaus et miraculeusement, mon groupe était indemne. Pour faire taire les occupants du blockhaus, nous jetâmes une paire de grenade par l'embrasure de l'entrée et tout devint silencieux. Sur les deux côtés de cette fortification, il y avait une tranchée qui courait en zig-zag le long de la berge et qui s'étendait sur une certaine longueur. Je sautai du haut du blockhaus au fond de la tranchée située à droite de la grand-route. Dans un coin, à quelques mètres plus loin, je tombai sur un Viet-Minh armé d'une mitraillette. Je tirai sur lui à bout portant avec mon pistolet en même temps qu'il me tirait une rafale avec son arme. Je sentis quelque chose de dur me frapper durement en pleine figure et je tombai sur lui. Je pensais être mort, mais le simple fait de penser me prouvait que j'étais vivant. Le Viet-Minh avait trois balles dans la poitrine alors que ma figure était ensanglantée parce que la rafale qu'il avait tirée était passée à quelques millimètres. Le coup que j'avais reçu dans la figure était causé par la déflagration de la rafale automatique tirant à bout portant. Mes hommes sont arrivés rapidement et j'ai découvert que nous avions pris cette fortification, étonnamment sans aucune perte alors qu'au contraire, l'ennemi avait subi des pertes sévères tandis que les survivants s'étaient enfuis dans la jungle.

Les troupes du convoi qui suivaient derrière mon peloton ont avancé et occupé le terrain que nous venions de conquérir et les hommes du génie ont commencé immédiatement à réparer le pont. Pour moi, je me suis retrouvé en bout de colonne dans une ambulance du

service médical avec une paire d'infirmières charmantes et un médecin très amical. Ils ont badigeonné ma figure de teinture d'iode, enlevé les éclats de poudre de mes paupières et mieux que tout ils m'ont donné un grand verre de cognac ! Pour cette action au pont, j'ai été récompensé de ma seconde « croix de guerre », cette fois avec palme et une citation à l'armée. (Décision 235 du 22 juillet 1946, parue au journal officiel du 18 août 1946 page 1512G).

Nous sommes finalement arrivés au port de Nha-Trang, une jolie station de plage sur la mer de Chine. Elle possédait des plages magnifiques qui m'on rappelé de nouveau la lointaine Acapulco. Nous y sommes restés plusieurs jours et j'ai eu une délicieuse affaire avec l'une des filles qui conduisait une ambulance. Les journées sont passées comme en éclair et nous avons finalement entamé le voyage de retour vers Saïgon, cette fois avec moins d'embuscades et je n'ai dû participer à aucune action.

Après les opérations que nous avions menées dans la partie sud de l'Indochine, nous retournions à chaque fois à Saïgon lors de nos permissions. La rue principale de Saïgon s'appelait la rue Catinat. Il y avait là beaucoup de bons restaurants français, mais pour la nourriture chinoise, il fallait aller à Cholon, un quartier chinois de Saïgon dans lequel on pouvait apprécier de véritables festins orientaux. Le canard pékinois, une des plus célèbres spécialités était servi avec la peau laquée et ce plat est servi accompagné de toutes sortes de sauces et de légumes. Après toute une suite de plats, tous très savoureux, on vous sert un bol de riz délicieux d'une manière qui m'a rappelé la façon dont à Mexico, à la fin d'un repas on vous sert un bol de haricots appelés *rellenadores* ou remplisseurs. Si vous êtes invité à déjeuner ou à dîner par un riche Chinois, il vous sert

également un bol de riz à la fin du repas. Bien que le riz paraisse appétissant, vous êtes supposé ne vous servir que d'une toute petite portion. Si l'invité en prend et en mange une grosse part, cela est considéré comme un affront par votre hôte car cela signifie que vous n'avez pas eu assez à manger ou que ce qu'on vous a servi vous a déplu.

Les échos que nous recevions de la France à travers la presse n'étaient pas de nature à nous remonter le moral. Nous n'étions pas traités autrement que comme des mercenaires et des assassins, cela à l'instigation évidente du parti communiste. Nous avions des explosions soudaines de révolte de la part des soldats qui ne comprenaient pas pourquoi la presse nous attaquait avec tant de férocité alors qu'ils risquaient leur vie chaque jour.

Ces explosions ne duraient guère mais il y avait un fort ressentiment contre la mère patrie qui envoyait ses jeunes hommes mourir si loin et qui non seulement ne leur manifestait pas la moindre gratitude, mais allait même jusqu'à les condamner.

Le matériel de la 2e DB qui avait déjà subi les campagnes de France et d'Allemagne manifestait des signes évident d'usure. Les chenilles des half-tracks et des tanks étaient devenues usées et se brisaient brusquement ainsi que le faisaient une grosse partie des jeeps, des camions et des véhicules blindés. Il y avait aux Philippines, non loin de l'Indochine d'énormes dépôts de matériel américain qui n'avaient jamais été utilisés du fait que la seconde guerre mondiale s'était terminée soudainement après le lâcher de deux bombes atomiques sur le Japon. Il y avait des hectares et des hectares de

tanks, de half-tracks, de jeep, de camions et de toutes espèces de matériels roulants de l'armée américaine stockés en plein air et des quantités énormes de pièces détachées abandonnées par l'armée américaine qui n'en avait plus du tout besoin. Une mission française était allée à Manille dans le but d'acheter de quoi renouveler ou entretenir notre matériel. Les Américains avaient refusé de nous vendre le moindre boulon et tout ce matériel restait sur place à rouiller et à se détériorer à l'air libre. A cause de cela, les pièces de rechange prenaient plusieurs mois pour arriver de France par la mer. Aussi les pertes du Groupement de marche de la 2e DB augmentaient beaucoup car à la place des halftracks, nous étions obligés d'utiliser des camions non blindés pour déplacer les troupes.

Apparemment, les directives du président Roosevelt été restées observées bien au-delà de son décès. En octobre 1944, le président avait donné l'ordre formel aux troupes américaines du Pacifique de ne fournir ni aide ni matériel aux Français d'Indochine qui résistaient aux Japonais.

Le président américain n'aimait ni le colonialisme français en Indochine ni le président de Gaulle et ces sentiments aboutirent à ce que les Américains ne firent pas un geste pour aider les Français dans leur lutte contre les Japonais bien que nous combattions tous deux le même ennemi. Cet abandon des Américains provoqua l'extermination des troupes françaises en Indochine. A partir du 9 mars 1945, les Japonais menèrent des attaques surprise contre les garnisons françaises qui furent taillées en pièces. Dans le fort de Ha Gian, les Japonais inclurent les femmes et les enfants dans le massacre ; Dans le fort de Brière de l'Isle, la garnison tout entière fut massacrée à

la mitrailleuse en chantant la Marseillaise ; à Lang-Son, le commandant de la garnison, le général Lemonnier et le gouverneur civil local furent décapités après avoir été capturés parce qu'ils refusaient de donner l'ordre à la garnison de capituler. La garnison résistât jusqu'à la dernière munition demandant en vain aux Américains une aide aérienne sous forme d'un parachutage de munitions et de provisions. Leur dernier message fût : « Nous contrôlons encore les trois-quarts de la citadelle. Plus d'eau. Demandons support aérien et parachutage vivres et munitions. Où sont les Américains ? ». Toute la garnison fût exécutée par les Japonais avec une cruauté excessive. Il y eu un unique survivant. Cet homme eut la vie sauve en restant enfoui vivant sous les piles de corps qui avaient été jetés dans une fosse commune.

Au bout d'un certain temps, la situation changeât. Après la capitulation des Japonais, le danger qu'ils avaient représenté n'existât plus, mais l'ombre de Mao se répandit sur tout l'Extrême Orient et Tchang Kai Chek se trouvât bientôt expulsé de la Chine continentale et se réfugia dans l'ile de Taiwan.

La situation changea de façon significative lorsque le général Eisenhower devint président des U.S.A. De nouveaux ordres annulèrent la politique initiale de Roosevelt, mais il semble que ces changements furent … « trop peu, trop tard ».

Lorsque j'avais appris le refus absurde des Américains de nous vendre ou de nous laisser les matériels et les équipements qui en réalité étaient des surplus, j'avais assuré (sans être prophète) à qui voulait m'entendre que probablement, dans un futur assez proche, ce seraient les soldats américains qui devraient mourir en Indochine à la

place des soldats français qui y mourraient aujourd'hui et que tôt ou tard, les Américains viendraient s'opposer à l'avance du communisme dans la région. Malheureusement, la Corée et plus tard le Viêt-Nam constituent de sombres annales dans l'histoire américaine.

Les Chinois qui étaient encore sous les ordres du gouvernement de Tchang-Kaï-Chek envoyèrent plusieurs divisions envahir la province du Tonkin qui est à la frontière entre l'Indochine et la Chine. Ces divisions, elles, avaient été parfaitement équipées en armes, uniformes et casques par les Américains. Le motif officiel de cette invasion est qu'elles devaient recevoir la reddition des troupes japonaises de la région et les désarmer. Une fois les troupes japonaises désarmées et rapatriées, les troupes chinoises restèrent sur place et ne montrèrent aucune intention de retourner en Chine. Leur intention évidente était de prendre le contrôle de la région.

Ils étaient installés principalement à Hanoï et aussi à Haïphong qui est à la fois le port de Hanoï et le port de toute cette province.

A la suite de négociations entre les hautes autorités chinoises et les autorités militaires françaises, les Chinois acceptèrent finalement que leurs troupes soient relevées par des troupes françaises et qu'elles rentrent ensuite en Chine.

En fin février 1946, une grosse opération amphibie fût préparée à Saïgon avec une grande quantité de LST, de barges de débarquement et même un porte-avion – Le Béarn – escorté par des destroyers et des corvettes.

Une fois le groupement de marche de la 2e DB à bord, l'armada fit route vers le nord avec l'intention de

débarquer à Haïphong, puis de là, le groupement devaient aller à Hanoï relever les troupes chinoises … qui se montrèrent très réticentes à rentrer en Chine. Nous fîmes d'abord halte à Cam Ran Bay pour regrouper la flotte puis de là nous avançâmes dans la baie d'Ah Long qui est l'embouchure par laquelle le fleuve Haiphong se jette dans la mer. Cette baie est extraordinaire et unique au monde avec des nombreuses iles rocheuses très hautes qui se dressent comme des tours de cathédrales et paraissent sortir d'un roman de James Bond. Les plus gros navires restèrent dans la baie tandis que les LST, les barges de débarquement et les corvettes remontèrent la rivière Haiphong le matin du 6 mars 1946 en assumant que la manœuvre se faisait avec le consentement des Chinois.

Alors que la flottille venait de commencer à remonter le fleuve, les Chinois ouvrirent le feu avec tout ce qu'ils avaient : artillerie, mortiers, mitrailleuses sans aucun avertissement et presque à bout portant.

Le commandement français ne riposta pas immédiatement à cette agression et la flottille poursuivit son avance en subissant ce feu durant vingt minutes, mais finalement, l'ordre de riposter fut donné et à partir de ce moment ce furent les canons des corvettes et des destroyers qui ripostèrent également presque à bout portant. Le résultat fut terrible. Une salve qui venait je crois du Triomphant toucha une jonque remplie d'explosifs amarrés sur son pont. Il y eut une énorme explosion et l'on vit les corps voler à plus de 50 mètres dans les airs.

Les Français subirent également de nombreuses pertes d'hommes morts ou mourant. Personnellement,

j'étais accroupi avec les lieutenant Dufour et Michaut derrière une jeep qui offrait une protection contre le feu.

Dufour et Michaut commandaient chacun un peloton de chars. Nous étions au niveau de la cimenterie d'Haiphong lorsqu'un obus (probablement tiré par une arme anti-char américaine de 57 millimètres commandée par les Chinois) perça la jeep de part en part, pénétrant d'abord par le phare avant gauche et ressortant par la roue latérale droite. Lorsque l'obus éclata, il arracha l'une des jambes de Dufour, blessa légèrement Michaut et me coupa l'artère fémorale. Une infirmière, Mademoiselle Colette Verge m'attrapa par les aisselles et me traina vers l'infirmerie du navire sous une grêle de balles. Pour avoir risqué sa vie en sauvant la mienne, Colette reçu la croix de guerre avec une citation décernée par le général Valluy, commandant en chef des troupes de l'Extrême-Orient. Le général Valluy était le second commandant en chef des troupes de l'Extrême-Orient, le premier avait été le général Leclerc. La citation décernée par le général Valluy se lit comme suit : « *Ayant été incorporée dans le groupe Rochambeau à Saïgon, après avoir servi aux Indes avec un total dévouement en tant qu'employée au service de décodage, le 6 mars, à bord d'un tank amphibie (LST) alors sous le feu ennemi venant du rivage en face d'Haïphong, n'a pas hésité à se précipiter au secours du lieutenant Gérard qui venait d'être gravement blessé et à le transporter sous le feu jusqu'au poste d'infirmerie de premier secours, sauvant ainsi la vie du lieutenant Gérard. Elle a constamment fait preuve d'un courage exceptionnel et de présence d'esprit durant toutes les opérations menées en Cochinchine et au Tonkin* »

Pour autant que je le sache, cette citation est l'unique cas où l'on cite le nom de la personne qui est sauvée. Normalement, les citations ne mentionnent que les faits et les circonstances considérés comme héroïques sans donner d'autres noms que celui de la personne méritant la citation.

Nous étions sur le point d'entrer dans l'infirmerie lorsqu'une explosion et un nuage de fumée acide nous empêchât d'y pénétrer. Une salve de munitions chinoises venait de toucher l'infirmerie du navire, tuant tout le corps médical et achevant tous les blessés qui étaient à l'intérieur.

Je fus transporté à travers l'étroite coursive du LST vers la salle de réunion située à l'avant de la passerelle du LST. Je me souviens d'être resté sur un banc qui était veiné de plastique vert. Cela reste ancré dans ma mémoire parce que le sang qui goûtait de mes blessures avait commencé à recouvrir le banc et à tomber sur le plancher. Je pouvais aussi voir mes chaussures. Elles étaient visqueuses, le sang rouge issu des blessures de mes pieds sortant des trous des deux côtés. A cause de l'absence d'anesthésiques, un lieutenant me versa une gorgée de Gin, (durant de nombreuses années, je ne pouvais pas supporter l'odeur du Gin, non plus que celle des amandes qui me rappelai l'odeur de la pilule de cyanure que l'on m'avait donné au départ de ma mission en France), ouvrit mon bas-ventre avec un scalpel, localisa et ligatura mon artère fémorale pour stopper l'hémorragie. Ce lieutenant médecin fut tué le lendemain sur la route qui relie Haïphong à Hanoï.

Une fois prêt pour être débarqué, je fus descendu dans une sorte de canot de sauvetage avec d'autres blessés

et descendu sur la rivière jusqu'à la baie d'Ah Long où était ancré le Béarn.

A cette occasion, à cause du nombre inattendu de blessés, le Porte-avion fut transformé en navire hôpital. A bord du Béarn, tout le pont situé sout le pont d'envol avait été transformé en grand hôpital et bondé de blessés placés sur des brancards ou des lits de camps avec une nuée de médecins et d'infirmières s'activant autour.

Je fus placé dans un coin entouré de blessés qui ne cessaient pas de geindre et de se plaindre à voix basse. Dans le brancard voisin du mien se trouvait un pauvre malheureux qui s'était mis à l'abri des balles derrière un fût malheureusement rempli d'essence. Ce fût avait été atteint par une balle incendiaire qui avait provoqué d'un coup un énorme incendie par lequel il avait été gravement brûlé sur tout le corps.

L'obus m'avait frappé aux environs de 10 heures du matin, mais mon évacuation vers le Béarn avait dû s'effectuer vers 14 heures. Le nombre soudain et inattendu de blessés avait surchargé les médecins de marine. Les heures passaient sans que personne ne vienne m'opérer. Les plaintes de mon voisin ont cessé ; des infirmières l'ont emporté après avoir couvert sa figure d'un linge. Comme je ne savais pas quel type de blessure j'avais reçu, je croyais être blessé au bas ventre d'où je sentais le plus de douleur et je pensais que si l'on tardait plus de cinq ou six heures, la septicémie allait s'installer et que j'allais mourir. Quand des médecins ou des infirmières passaient près de moi, je leur demandais de m'opérer, mais sans succès. Mon angoisse augmentait jusqu'à ce que, bien après la tombée de la nuit, je fus emmené vers une salle d'opération où je n'ai plus de souvenirs.

Lorsque j'ai repris connaissance, j'étais de nouveau dans le vaste hangar du pont inférieur et je sentais les vibrations des moteurs et le léger balancement du navire sur la mer.

Le médecin de marine qui m'a opéré m'a dit que j'avais beaucoup de chance d'être encore vivant et que c'était peut-être un signe de chance que l'un des éclats d'obus qu'il avait retiré de ma blessure était en forme de fer à cheval.

Je n'ai gardé qu'un souvenir confus du voyage jusqu'à Saïgon durant lequel je suis resté le plus souvent inconscient. Ce dont je me souviens est qu'il y avait à bord un aumônier extraordinaire. Il avait une jambe artificielle à cause d'une blessure reçue durant la première guerre mondiale. Ce gentleman bénit qui se nommait Jean de Gueuser visitait en permanence les blessés en les aidant à supporter leurs souffrances. Il m'offrit son aide pour composer une lettre destinée à mes parents que nous composâmes ensemble car j'étais incapable de bouger la moindre partie de mon corps et encore moins de dicter de façon cohérente. Il se chargea de l'écrire et de la poster et elle arriva finalement à Mexico. Je lui suis vraiment reconnaissant de sa gentillesse.

Ma mère, doña Magdanena à qui j'ai toujours été très sentimentalement attaché avait su qu'il m'était arrivé quelque chose avant même l'arrivée de la lettre. Le jour même où j'avais été blessé, elle avait ressenti une grande douleur dans les jambes qui avaient été paralysées. Elle avait alors su que moi, son fils je venais d'être blessé. Une chose vraiment incroyable.

De mon arrivée à Saïgon et de mon transport à l'hôpital militaire N° 415, je n'ai gardé que des souvenirs confus. J'ai dû partager ma chambre avec un autre officier à cause du manque de place dû probablement au nombre soudain de blessés.

Il occupait le lit d'hôpital et moi une civière posée sur le sol. Mon compagnon de chambre et moi sommes devenus amis. Il m'a raconté qu'il avait combattu dans la résistance en France et qu'il lui était arrivé une aventure extraordinaire. Il avait été capturé par la Gestapo et condamné à mort en même temps que plusieurs autres résistants. Ils avaient été tous regroupés dans un lieu plat près d'un ravin et gardés par un soldat allemand armé d'une mitraillette. Ils étaient appelés deux par deux et amenés près d'une fosse où ils étaient fusillés par des soldats allemands. Ayant la chance de savoir parler allemand et voyant que le soldat allemand portait une chaîne avec un crucifix, il s'approcha du soldat et lui dit : « je vois que vous êtes chrétien comme moi et ce que vous allez faire est un crime horrible. Je vais mettre ma confiance dans le Seigneur et je vais courir vers le ravin. Si vous croyez en Dieu, vous allez me tirer dessus et me rater. »

Aussitôt cela dit, il coure vers le ravin et saute. Le soldat allemand a tiré et l'a manqué. Une histoire à faire dresser les cheveux sur la tête !

J'ai commencé à aller mieux mais je restais encore très faible, immobile sur mon lit et sujet à des accès de fièvre par moment. Un jour, ma blessure s'est réouverte pendant que je bougeais et des giclées de sang sont réapparues. Mon compagnon de chambre s'en est aperçu et a appelé à l'aide. Les médecins sont arrivés en courant et ont stoppé l'hémorragie. La sensation produite par une hémorragie est très curieuse. D'abord vous perdez la vision, puis l'ouïe et finalement vient l'obscurité et vous perdez conscience.

Lorsque je suis arrivé, c'était sur un brancard, tout couvert de mon sang coagulé. Durant plusieurs jours, ils n'ont pas changé mon drap qui était devenu comme un morceau de carton couleur café placé sous mon corps.

Durant cette période j'étais complètement immobile avec le bas de mon brancard où se trouvaient mes pieds en position partiellement dressée vers le haut.

Un jour les médecins sont arrivés en réponse à l'appel de mon compagnon de chambre et l'ont emmené. Il n'est jamais revenu. J'ai su plus tard qu'il était mort d'une blessure semblable à la mienne, mais qui s'était infectée et lorsqu'ils avaient essayé de recoller les morceaux (d'après ce qu'ils m'ont expliqué), la blessure s'était désintégrée dans leur mains les rendant incapables de stopper l'hémorragie. Après un certain temps dans cet hôpital, j'ai eu la chance (je n'ai jamais su qui a eu cette bonne idée) d'être transporté à l'hôpital GRALL qui était l'hôpital principal de Saïgon, doté d'installations magnifiques. La Pénicilline était alors un remède nouveau et rare et lorsqu'on en donnait, c'était sous forme d'injections intramusculaires administrées toute les 3 heures, de jour comme de nuit. En plus de ma blessure,

j'avais contacté la malaria et la dengue en dépit des pilules d'antifébrine qu'on nous donnait. J'avais des accès de fièvre qui étaient provoqués autant par ma blessure que par les poussées de malaria.

Un jour, j'ai cru être en train de délirer parce que j'entendais la chanson « Lily Marlène » chantée en Allemand par un cœur à deux voix. J'avais entendu cette chanson lorsque j'étais avec les Résistants en France, accroupi dans les buissons observant des groupes de soldats allemands marchant au pas au rythme de ce chant.

En réalité, ce n'était pas du délire. Il se trouvait que le premier bataillon de la Légion Étrangère Française venait d'arriver en Indochine et que ce bataillon était composé presque à 100% de soldats allemands. A ce qu'on m'a dit, on avait proposé aux soldats allemands prisonniers de guerre une libération immédiate à condition qu'ils s'engagent dans la Légion Etrangère. Ce que j'avais entendu était effectivement un groupe de soldats allemands recrutés dans la Légion Étrangère en train de passer dans la rue, marchant en chantant au rythme de la célèbre « Lily Marlène ».

C'était le chant favori de l'"Afrika Corps" allemand et c'était devenu rapidement le chant favori des soldats de la 8ème armée Britannique qui leur était opposée.

Durant mon séjour à l'hôpital GRALL, j'ai reçu la visite d'amis qui passaient à Saïgon et aussi de deux jeunes femmes qui m'avaient pris sous leur aile. L'une d'entre elles était la fille du général responsable de la Logistique à Saïgon et l'autre appartenait à la très aisée famille Denis.

Les Établissements Denis frères possédaient une ligne maritime, diverses plantations de caoutchouc et je ne sais quoi d'autres. Grace à elles, j'ai souvent reçu de

nombreux plats vraiment délicieux et des friandises qui apportaient un heureux changement à la nourriture de l'hôpital. J'ai également reçu la visite de l'amiral d'Argenlieu, le haut-commissaire français de la France en Indochine autrement dit le gouverneur général. Il a rendu sa visite mémorable grâce au fait que, en dehors d'avoir été très gentil pour moi, il m'a apporté une bouteille de champagne. Le général Leclerc m'a aussi envoyé une bouteille de champagne « Veuve Clicquot ».

Petit à petit, mes différentes blessures ont commencé à guérir. J'ai commencé à pouvoir marcher et à me sentir mieux. J'ai aussi commencé à réaliser à quel endroit j'avais été blessé. Heureusement, une infirmière très patriotique et très sympathique m'a prouvé que les conséquences de cette blessure n'étaient pas irrémédiables. Il y avait aussi une infirmière vietnamienne très efficace qui m'a assuré sans cérémonie qu'elle avait de la famille dans le Viet-Minh et qu'elle pouvait me garantir la vie sauve tant que j'étais à l'hôpital, mais qu'au dehors, c'était une autre affaire.

Je suis finalement sorti de l'hôpital pour aller dans un camp militaire où j'ai attendu mon ordre de rapatriement en France. Un après-midi, une connaissance du camp me dit qu'un de ses amis qui était propriétaire du meilleur restaurant de la rue Catinat nous invitait pour prendre le thé à l'heure de la sieste. Il m'emmena dans la villa de son ami, située dans un beau quartier de banlieue, avec un jardin rempli de bougainvilliers, de flamboyants et de toutes sortes de fleurs tropicales. Nous entrâmes dans sa maison et là, grosse surprise, nous le trouvâmes dans son salon à demi couché sur un tatami à côté de son épouse

qui était une très jeune et très séduisante vietnamienne, en compagnie d'une autre jeune femme de ses amies et d'un Chinois d'un certain âge. Mon ami et moi nous nous assîmes sur une autre natte à côté de notre hôte. Au centre du tatami, il y avait une sorte de lampe d'Aladin allumée et plusieurs bols ronds assez similaires à ceux que j'avais vu dans ma jeunesse à Mexico, remplis de "Cajeta de Celaya", un dessert préparé à partir de lait de chèvre caramélisé. Dans ce cas, toutefois, le caramel était remplacé par de l'opium. Le Chinois introduisit dans les bols des baguettes semblables à celles avec lesquelles on mange en Asie, il les tourna jusqu'à ce qu'il se forme une sorte de boulette au bout et les plaça sur la flamme de la lampe d'Aladin. Lorsque la boulette commença à grésiller, il la déposa dans le fourneau d'une pipe où la boulette continua à brûler. La pipe fût ensuite passée de bouche en bouche et après chaque invité, le chinois en tirait une bouffée. L'opium de la pipe s'inhalait en une seule bouffée, en aspirant la fumée jusqu'à la disparition de la boulette. Un détail curieux est que l'opium semblait exciter sexuellement les femmes tandis que pour les hommes, l'opium semblait exciter uniquement l'imagination mais les calmait physiquement. J'étais un peu chagriné de tout cela car la drogue était strictement interdite.

Nous sommes finalement ressortis dans la rue. Je me sentais bien, mais le contact avec l'air frais du crépuscule me donna le vertige. J'avais fumé trois pipes et les autres beaucoup plus. Ce vertige ressemblait beaucoup à ce que l'on ressent lorsque l'on sort d'une réunion durant laquelle on a trop bu et que le contact avec l'air frais vous donne le mal de mer. Nous sommes rentrés au camp et lorsque nous

sommes passés devant la guérite d'entrée où un vieux colonial était en sentinelle, il me dit après m'avoir salué : « On a pris du bon temps n'est-ce pas mon lieutenant ? ». Il devait certainement avoir reconnu l'odeur, mais l'affaire n'eut aucune suite et le colonial garda le secret. Ce fut la première et l'unique fois de ma vie ou je pris de la drogue.

Le 18 juin 1946 – l'anniversaire de l'appel du général de Gaulle aux Français – on m'avertit que mon avion pour la France partait le soir même. Comme mes bagages étaient prêts, je prévins le service médical qui devait me transporter à l'avion que j'allais d'abord au cercle sportif de Saïgon où avait lieu la commémoration de l'appel et que c'est là qu'ils devaient venir me chercher pour m'amener à l'aéroport. La réunion fut très animée, les boissons abondantes et c'est au milieu de cela que les brancardiers arrivèrent. Je pris place sur le brancard et au milieu de nombreux applaudissements et salutations, les larmes aux yeux je fis mes adieux aux invités, à mes amis et aussi à l'Indochine, un pays merveilleux et fascinant que je ne devais jamais oublier.

Comme je quittais l'Indochine pour toujours, mon esprit était plein du souvenir de beaucoup d'amis et de camarades pour partie vivants et pour partie morts. Parmi les soldats de ma section, je garde en particulier le souvenir d'un sergent, le sergent Blanco, un républicain Espagnol exilé qui était devenu soldat dans l'armée française et qui avait été tué si loin de sa patrie. Le passage du temps à gommé les noms de beaucoup de mes camarades, mais je me souviens encore, parmi les autres commandants de pelotons du lieutenant Florentin et du lieutenant Vilain. Ce dernier, après avoir quitté l'armée a

suivi sa vocation religieuse et est devenu prêtre. Mon capitaine, le Capitaine Djanbekoff, commandant de la 13ème Compagnie, un ancien officier tsariste circassien par naissance et musulman par sa foi. D'après lui, sa religion lui interdisait de boire du vin et c'est pourquoi il buvait du cognac aux repas. Lorsqu'il invitait l'un d'entre nous, ses officiers, à sa table, nous retournions ensuite dans nos unités en état euphorique car nous n'étions pas habitués à boire le cognac en abondance, alors que pour notre capitaine, cela semblait n'avoir aucun effet. Pour ce qui est du lieutenant Michaud, mon frère d'arme blond, j'eu l'immense plaisir de le revoir à Mexico des années plus tard alors qu'il venait en tant qu'attaché militaire à l'ambassade de France. Je voudrais aussi mentionner le commandant Dronne qui commandait mon bataillon, le IV RMT et le lieutenant-colonel Massu, plus tard colonel qui commandait le GM-2e DB. Le lieutenant-colonel Massu m'a adressé une lettre extraordinaire durant mon séjour à l'hôpital. J'ai gardé la lettre et je la relis encore aujourd'hui avec beaucoup d'émotion.



COMMANDEMENT SUPÉRIEUR
DES
TROUPES FRANÇAISES
EN EXTRÊME-ORIENT

PRIORITÉ 3 A

CABINET

1837/CAB/VT

ORDRE DE MISSION

Il est ordonné à :

M GERARD, André Paul Julien

de se rendre à PARIS

Itinéraire : Saïgon - Paris

Motif de la mission

Rapatriement Sanitaire

Blessé de Guerre, nécessitant une intervention chirurgicale

Date de départ

Moyen de transport Avion

Date de retour

Saïgon, le 14 Juin 1946

Le Général de Corps d'Armée LECLERC
Commandant Supérieur des Troupes Françaises
en Extrême-Orient,

P.O.

Mission Order for my medical evacuation,
Saigon-Paris.

VI Retour à la maison

L'ambulance m'a emmené depuis le cercle sportif de Saïgon jusqu'à l'aéroport où j'ai embarqué à bord d'un DC3 militaire (C47) analogue à ceux utilisés par les parachutistes avec des banquettes intérieures en aluminium courant sur toute la longueur des deux côtés de la carlingue. L'avion transportait quelques ballots, cinq autres soldats blessés qui étaient également rapatriés, et un colonel américain en uniforme qui, je dois dire, paraissait assez mystérieux. Nous avons décollé à l'aube et volé sans rien de particulier jusqu'à notre première escale à Rangoon, la capitale de la Birmanie, d'où nous devions poursuivre dans l'après-midi vers Calcutta. A cause du mauvais temps – nous étions en pleine saison de la mousson – nous ne pûmes pas décoller et nous passâmes la nuit à Rangoon dans un établissement militaire Britannique.

Le lendemain matin, nous essayâmes de repartir, mais de nouveau sans succès. C'est finalement le 21 juin que nous avons décollé, survolé le golfe du Bengale et enfin atterri à Calcutta. La ville de Calcutta m'a beaucoup impressionné avec tant de monde dans les rues, sa rivière sacrée, le Gange, les rites funéraires, le système des castes, ses vaches sacrées intouchables dans les rues et son atmosphère exotique si particulière.

Le matin du 22, nous avons décollé de Calcutta, pour aller cette fois vers New-Delhi où nous avons fait escale pour refaire le plein et déjeuner. Nous sommes repartis dans l'après-midi et nos sommes arrivés à Karachi à la nuit.

Durant les longues heures passés en vol, j'ai eu le temps de repenser à tout ce qui m'était arrivé dans les derniers mois et je suis arrivé à la conclusion que mes blessures m'avaient sauvé la vie. La loi des probabilités est infaillible et tôt ou tard j'aurai fini par être tué. Être chef de section en Indochine est l'un des métiers les plus mortifères. Plus tard j'ai pu voir que chaque année en Indochine, il mourrait plus de sous-lieutenants et de lieutenants qu'il n'en sortait la même année d'une promotion de Saint-Cyr et des autres écoles d'officiers.

Une fois à Karachi, sur la route qui menait de l'aéroport à l'hôtel où nous devions passer la nuit, j'ai vu un spectacle qui sortait fort de l'ordinaire. Il faisait nuit et j'ai pu voir de longues caravanes de chameaux qui venaient de la région nord, avec tous les chameaux couchés dans les rues désertes. C'était vraiment peu ordinaire de voir autant de chameaux en train de ruminer et tous couchés les uns derrière les autres, avec leurs conducteurs profondément endormis sur les trottoirs.

Le jour suivant, nous somme repartis très tôt pour l'île de Bahreïn, dans le golfe Persique ou nous avons refait le plein et où nous avons déjeuné. Nous sommes ensuite repartis et avons atterri à Bagdad, la « Cité des mille et une nuits », mais pour l'équipage comme pour les passagers, c'était la cinquième journée de voyage. Nous avons redécollé le lendemain et nous avons survolé Jérusalem et Bethléem. Le pilote nous à fait voir le mont des oliviers. Nous avons atterri à midi au Caire, puis, après le déjeuner nous sommes repartis et nous avons atterri à Tobrouk. Tobrouk a été le théâtre de batailles sanglantes entre la 8ème armée anglaise et les forces allemandes et italiennes de Rommel et la ville a changé de main plusieurs

fois durant la guerre. Nos sommes arrivés dans un très bel hôtel militaire et là, quelle surprise ! Les serveurs, les grooms et tous les divers employés de l'hôtel étaient des prisonniers de guerre italiens qui donnaient l'impression d'être aussi heureux que possible grâce à la vie agréable qu'ils avaient là. Ils portaient comme uniformes des tuniques blanches impeccables et paraissaient en bien meilleure santé que les soldats alliés.

Nous sommes de nouveau repartis très tôt et après avoir fait une escale à TUNIS, bous sommes arrivées à Paris après la nuit tombée le 25 juin 1946. Il y avait à l'aéroport une ambulance qui m'attendait pour m'amener à un hôpital militaire, mais, en leur offrant les chocolats que j'avais achetés en Egypte je réussis à les convaincre de me conduire chez mes cousins, la famille Barrier, chez qui j'avais laissé quelques affaires et souvenirs avant de partir en Indochine. Le lendemain matin, je me présentai à l'hôpital militaire et je commençai le processus d'examens médicaux qui devait déterminer le pourcentage d'invalidité qui me serait accordé pour mes blessures et mutilations.

C'était une période terrible. Les Français n'avaient aucun respect pour les militaires et semblaient avoir déjà oublié que leur récente libération et le fait que ce soit grâce à nous, les soldats, que les soldats allemands avaient été expulsés du territoire français. Dans les rues et dans le métro, ils vous accostaient et vous insultaient à un point tel que je préférais me déplacer habillé en civil. Les examens médicaux et les formalités administratives se terminèrent enfin et il m'a été accordé un pourcentage d'invalidité de 30 pour cent. Durant cette période, je commençai à organiser mon retour à Mexico, suivant les

conditions définies dans mon contrat d'engagement dans les Forces Françaises Libres.

Il se trouvait qu'une ex petite amie de mon frère Enrique qui était juriste vivait à Paris et je fis donc appel à ses services. Elle avait une sœur, Nanette qui était couturière dans une grande maison de mode. Elles m'invitèrent à m'installer chez elles et c'était évidement beaucoup plus amusant que de rester chez mes cousins, la famille Barrier. Cette déclaration ne diminue en rien les mérites qu'on eut mes cousins à m'offrir leur aide généreuse et leur amicale hospitalité.

Comme j'allais devoir attendre un certain temps avant d'obtenir une place sur un navire transatlantique partant pour l'Amérique, et que j'avais déjà reçu une partie de ma paie pour le temps passé à l'Hôpital et en convalescence, j'avais assez d'argent pour prendre un peu de vacances en dehors de Paris. Je convainquis Nanette de venir avec moi et nous allâmes dans la maison de ma famille à Cannes. Mon frère Enrique était déjà rentré à Mexico et ma sœur Margarita était également rentrée avec son mari et ses deux enfants. Il n'y avait donc plus personne à Marseille.

Nous avons passé des jours merveilleux à Cannes. Nous avions loué des bicyclettes pour pouvoir chaque jour aller à la plage ou faire des promenades et piqueniquer dans les environs. Dans les boulangeries, nous achetions les délicieuses baguettes françaises et sur les marchés de délicieuses pêches, des tomates et des sardines fraiches et nous jouions à faire la cuisine. Les jours passèrent et les vacances prirent fin. Nous prîmes le train du retour. Moi

pour aller à Paris et Nanette descendit une station avant Marseille pour aller rendre visite à des parents.

A Paris, je reçu mon billet pour le transatlantique et des documents officiels. Je pris un train direct pour Le Havre et j'embarquai à bord d'un cargo mixte baptisé l'Oregon. Le navire était plein de passagers – les cabines étaient pleines à craquer et même la partie cargo avait été transformée en dortoirs avec trois rangées de couchettes superposées. Mon rang d'officier me procura une cabine individuelle.

Alors que j'embarquai à bord de l'Oregon, un employé des douanes me demanda si je ne transportais que la somme d'argent autorisée à l'époque par un sévère contrôle des changes. Je lui dis que je transportais plus que la somme autorisée car je venais juste de recevoir mes arriérés de paye mais que je lui donnais ma parole d'honneur de dépenser tout en bouteilles de vin et de champagne durant le voyage. L'officier des douanes sourit et peut-être parce que j'étais décoré et soldat convalescent, il me dit qu'il allait faire une exception et qu'il me faisait confiance pour tenir ma parole d'honneur. Il me souhaita ensuite un heureux voyage.

Le voyage fut agréable et plaisant. J'avais donné un pourboire au chef de table pour qu'aux dîners, il fasse assoir à ma table de jolies filles et de jeunes hommes sympathiques et c'est ce qu'il fit. Et suivant la coutume, je tins parole et je dépensai tout mes francs en boissons pour moi et pour mes amis de voyage.

Arrivé à New-York, mon frère Hipôlito m'attendait et je passai un séjour mémorable avec lui. En passant la douane avec mes papiers militaires français, il se trouve que j'avais avec moi mon pistolet Llama 9mm qui m'avait

été donné avant d'être parachuté en France. Mes cousins Barrier l'avaient gardé après ma mission, lorsque j'avais reçu le colt 45 qui était l'arme officielle dans l'armée française. L'employé américain me dit que je ne pouvais pas introduire d'arme dans le pays et qu'il était interdit aux soldats américains de rapporter des armes comme souvenirs. Je lui dis que premièrement, j'étais en mission officielle, deuxièmement que je n'allai pas rester aux Etats-Unis et que j'étais en transit et troisièmement que je n'étais pas un soldat américain et que les règlements de l'armée française n'interdisaient pas le port des armes. Après avoir consulté son supérieur et différents bureaux, faute de trouver une règle adéquate dans les règlements, il me dit : « OK, comme je ne sais pas la règle à appliquer dans ce cas, cachez votre arme et passez discrètement. » Ainsi fut résolu le problème.

Hipôlito et moi prîmes un DC4 pour Mexico le matin suivant et après diverses escales, nous sommes arrivés à Mexico à la tombée de la nuit et là, je tombai dans les bras de mes parents, de mes frères et sœurs et cousins divers.

C’est ici que ce termine le bref récit du temps que j’ai passé dans les Forces Françaises Libres et dans l’armée française durant les années 1943, 1944, 1945 et 1946.

Peu de temps après mon arrivée à Mexico, j’ai su que le gouvernement Français m’avait fait « Chevalier de la Légion d’Honneur avec une nouvelle « Croix de Guerre » avec palme. (Décret du 27 septembre 1946 page 1557G)



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE NATIONAL DE LA LÉGION D'HONNEUR

HONNEUR PATRIE

AU NOM DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE NATIONAL DE LA LÉGION D'HONNEUR

LE GRAND CHANCELIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Délivre le présent brevet à Monsieur GERARD André

Sous-Lieutenant des Forces Françaises en Extrême-Orient

né le 29 Novembre 1924, à Cannes département des Alpes-Maritimes

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

par décret du 27 Septembre 1946

Fait à Paris, le 7 Novembre 1966

Pour le Président de la République :

Le Grand Chancelier de la Légion d'Honneur,

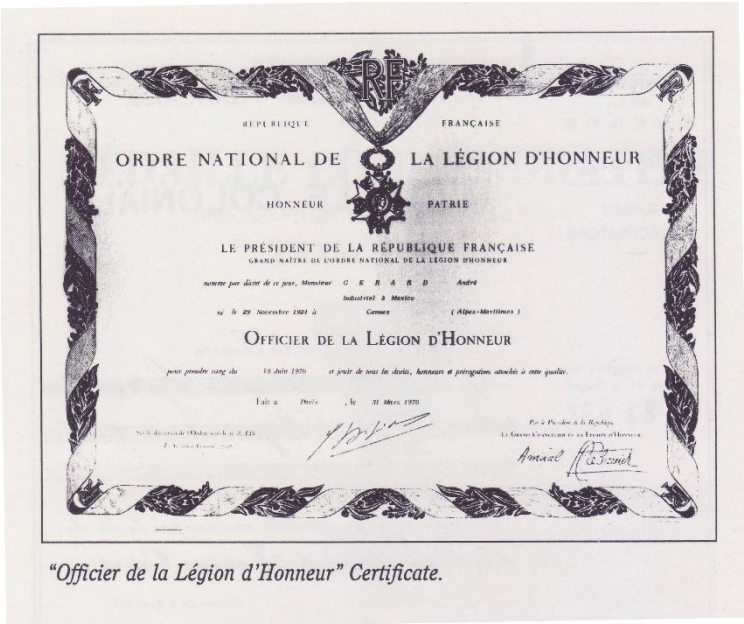
Inscrit et enregistré sous le N°58135

Le Secrétaire Général

“Chevalier de la Légion d’Honneur” certificate.
Decree of 27 September 1946. I picked it
up on the 7th. of November 1966.
Like D’Artagnan, 20 years later!

En 1970, par décret du 31 mars, Le Président de la République me promut « Officier de la Légion d'Honneur ». C'est mon frère de sang le colonel Michaut qui me décora officiellement le 18 juin 1970 à l'occasion du trentième anniversaire de l'appel aux Français du Général de Gaulle. Je suis certain que le colonel Michaut fut pour beaucoup dans cette promotion.

Dernièrement, pour le quarantième anniversaire de la libération de la commune de La Bresse, et durant les célébrations organisées pour commémorer cet anniversaire, j'ai été fait « Citoyen d'honneur » par décret de 22 mars 1985.



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE NATIONAL DE LA LÉGION D'HONNEUR

HONNEUR PATRIE

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE NATIONAL DE LA LÉGION D'HONNEUR

nomme par décret de ce jour, Monsieur GERARD André

Industriel à Mentire

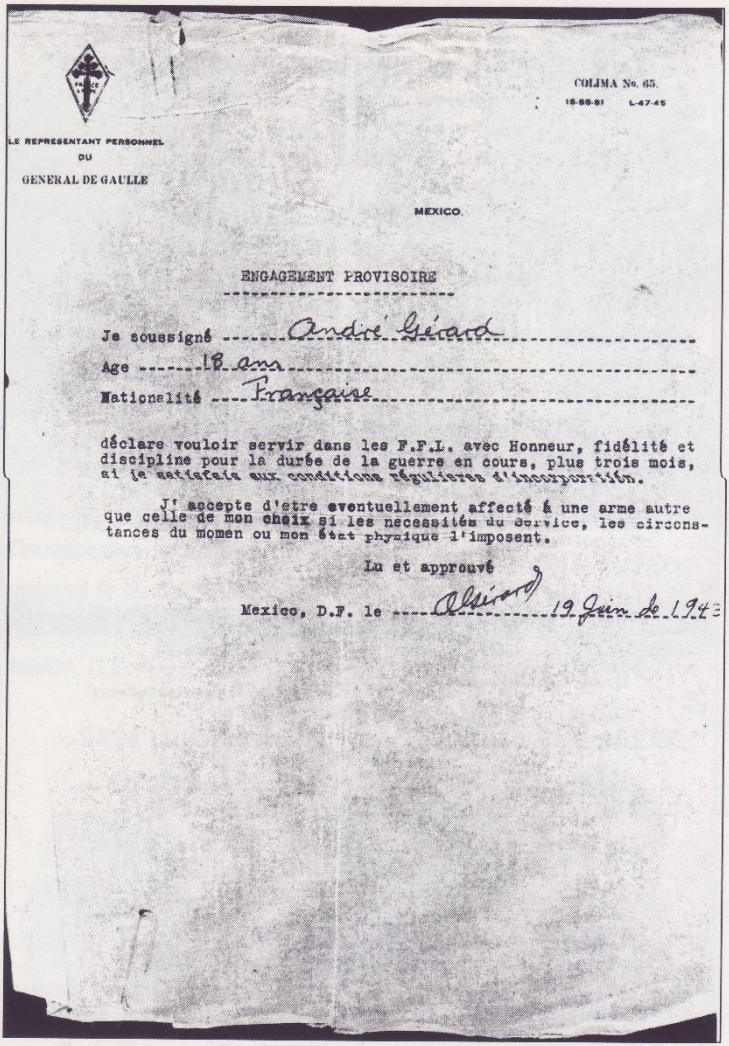
né le 29 Novembre 1921 à Cannes (Alpes-Maritimes)

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

pour prendre rang du 18 Juin 1970 et jouir de tous les droits, honneurs et prérogatives attachés à cette qualité.

Fait à Paris, le 31 Mars 1970

"Officier de la Légion d'Honneur" Certificate.



COLIMA No. 65.
15-55-81 L-47-45

LE REPRESENTANT PERSONNEL
DU
GENERAL DE GAULLE

MEXICO.

ENGAGEMENT PROVISOIRE

Je soussigné ..... André Gérard .....
Age ..... 18 ans .....
Nationalité ..... Française .....

déclare vouloir servir dans les F.F.L. avec Honneur, fidélité et discipline pour la durée de la guerre en cours, plus trois mois, si je satisfais aux conditions régulières d'incorporation.

J' accepte d'etre eventuellement affecté à une arme autre que celle de mon choix si les necessités du service, les circonstances du momen ou mon état physique l'imposent.

Lu et approuvé

Mexico, D.F. le ..... Gérard ..... 19 Juin de 1943

My FFL contract for the duration of the war plus 3 months.

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ
HONNEUR ET PATRIE

DÉLÉGATION
DE LA
FRANCE LIBRE
AUX
ÉTATS-UNIS

626 Fifth Avenue
New York, N. Y.
Circle 7-2364

New York,

le 18 Août 1943

Nº 1122

CERTIFICAT D'IDENTITÉ
CERTIFICATE OF IDENTIFICATION

M. André GERARD

a été mis en route sur la Grande Bretagne
is on his way to

par nos soins.

Le présent Titre lui servira d'Introduction auprès des
The present Document will serve him as an Introduction to the

Autorités de la France Libre auxquelles il se présentera
Free French Authorities to whom he shall report immediately

dès son arrivée à destination.
on his arrival.

Signature d'identité



Pouce Droit — Right Thumb

COMITÉ NATIONAL FRANÇAIS
DÉLÉGATION AUX MISSION MILITAIRES

DÉLÉGATION DE LA FRANCE LIBRE
AUX ÉTATS-UNIS
Le Chef du ~~Personnel~~ S.R.R.A.T.
Capitaine A. de Manziarly

Certificate (passport) to travel to Great Britain.



Diploma signed by Général De Gaulle.

2nd. Lieutenant Gérard André.
Answering the call of France in mortal danger, you joined the Free French Forces. You have been one of the team of good companions that kept our country in the war and honor.

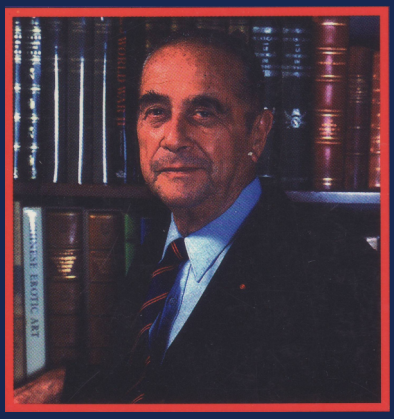
You have been one of those in the front row who made victory possible.

Now that we have reached our goal I want to thank you, friendlily, simply, in the name of France!

1 September 1945.
C. de Gaulle.

coolLibri.com

IMPRIMÉ EN FRANCE
Achevé d'imprimer en septembre 2026
chez Messages SAS
111, rue Nicolas Vauquelin - 31100 Toulouse
05 31 61 60 42
www.coollibri.com



Andres GERARD Cortès né le 29novembre 1924 à Cannes est le fils de Doña Magdalena et de Don Hipolito GERARD Payan, descendant de Français émigrés au Mexique.
Il s'engage dans les Forces Françaises libres dés ses 18 ans en 1943 et suit la formation d'officier à l'Ecole des Cadets de la France Libre.
Sorti Aspirant le 1er Juin 1944, il sera parachuté en France, combattra avec un maquis dans les Vosges, puis rejoindra la 2e DB et participera à la libération de l'Alsace, à la campagne d'Allemagne et plus tard aux débuts de la campagne d'Indochine.
Il sera grièvement blessé lors de l'arrivée de la 2e DB à Hanoï le 6 mars 1946

9 791043 545542

Prix 12 €